Alain de Benoist

ARTHUR MOELLER VAN DEN BRUCK

« Tenter de savoir qui fut Moeller van den Bruck, cela revient réellement à adresser une question à la destinée allemande ». Ces mots, prononcés par celle qui fut son épouse (1), s'appliquent avec une rigueur tragique à ce théoricien néoconservateur encore si méconnu, à ce représentant d'une « troisième force » — la Révolution conservatrice — qui ne parvint jamais à s'incarner politiquement de façon durable, et qui fut, à partir de 1933-35, combattue par le national-socialisme comme elle l'avait été auparavant par les représentants de la démocratie parlementaire libérale de Weimar.

Arthur Moeller van den Bruck est né à Solingen, en Westphalie, le 23 avril 1876. Son père, Ottomar Victor Moeller, originaire d'Erfurt, conseiller de l'intendance des bâtiments, était architecte dans l'administration royale de Prusse (königliche Baurat). Après avoir servi comme officier, en même temps que son frère Rudolf, dans l'armée prussienne en 1866 et 1870, il s'était installé à Solingen où il avait été chargé de construire la prison la plus moderne d'Allemagne de l'époque. Originaire de Thuringe (comme Leibniz, Lessing et Nietzsche), sa famille s'était établie dans un domaine du Harz, près de Nordhausen, au début du XIXe siècle, et comptait surtout dans ses rangs des officiers, des fonctionnaires et des propriétaires terriens, ainsi qu'un certain nombre de pasteurs luthériens. Comme beaucoup de grands notables de la bourgeoisie protestante cultivée d'après 1848, Victor Moeller professait une vive admiration pour Schopenhauer — et ce n'est certainement pas un hasard s'il donna à son fils, qui ne devait d'ailleurs pas l'apprécier outre mesure (2), le prénom de l'auteur du Monde comme volonté et comme représentation. Quant à son épouse, née Elise van den Bruck, femme d'une beauté remarquable et d'une grande sensibilité artistique, elle appartenait, elle, à une famille rhénane d'origine néerlandaise et espagnole.

Élevé dans un milieu protestant, à la fois luthérien et réformé, Moeller a quatorze ans en 1890, lorsque Bismarck disparaît. Sa jeunesse, passée à Dusseldorf, nous est surtout connue par sa première femme, Hedda Maase, qui fut aussi sa camarade d'enfance. Celle-ci le décrit comme un adolescent « toujours pensif et souvent rêveur », avec une tendance à la mélancolie (il rit rarement), et qui, malgré son « intelligence perçante et son idéalisme irrépressible », eut bien du mal à figurer parmi les bons élèves, étant donné qu'il y avait « tant d'autres choses à faire que les devoirs, pour cette génération qu'on appelait fin de siècle, qui ressentait chaque nouveauté littéraire comme un événement d'État, qui dévorait la lyrique sociale alors naissante (…) et qui cherchait constamment conseil et force auprès de Nietzsche ». «Pendant des mois, voire des années, ajoute Hedda Maase, il fit son apparition l'après-midi à cinq heures précises dans la maison de mon père, prit silencieusement place toujours dans le même coin du divan, et c'est alors que commençait, dans le cercle des amis et des amies d'études, une vive discussion, souvent passionnée, sur les problèmes sociaux qui commençaient alors à se faire sentir dans la littérature et dans l'art ».

Le jeune Arthur, que l'on dit aussi affligé d'un mauvais horoscope, fut en fait un enfant difficile — on pourrait presque dire un rebelle -, ce qui conduisit rapidement ses parents à abandonner l'espoir de le voir embrasser la carrière militaire. Trois ans avant son baccalauréat, il quitte d'ailleurs le lycée de Dusseldorf, après avoir fait paraître anonymement, dans l'un des plus grands journaux de la ville, un article très hostile aux artistes locaux, dans lequel il rend compte de la forte impression que lui a faite une exposition des oeuvres d'Edvard Munch. Ce départ fut-il volontaire ? Moeller fut-il au contraire exclu par la direction du lycée ? Hedda Maase (lettre à Fritz Stern, 12 septembre 1959) penche pour la première hypothèse. Mais sa seconde épouse, Lucy Moeller van den Bruck, assure (lettre à Fritz Stern, 8 août 1951) qu'il fut bel et bien renvoyé de l'établissement pour avoir fait montre d'un esprit indépendant et d'un peu trop de curiosité personnelle. L'article sur Munch n'aurait été qu'un prétexte. « Les véritables raisons pour lesquelles il a quitté le Gymnasium de Dusseldorf, écrit-elle, venaient de sa conception créative de la vie (…) Il était rebuté par la routine universitaire (…) Il voulait fonder son savoir plutôt sur des voyages que sur des livres. Il disait qu'il était un visuel [ein Augenmensch] ». Telle est également l'opinion de Paul Fechter (3).

Commencent alors les Wanderjahre : les années de voyage, de « déambulation ». En avril 1895, Moeller est d'abord envoyé à Erfurt, chez des parents, afin de passer son baccalauréat. Hedda Maase, devenue officiellement sa fiancée, est du voyage. Mais le jeune homme rencontre à nouveau des difficultés scolaires. A Pâques 1896, il part pour Leipzig, où il mène bientôt une sorte de vie de bohème. Inscrit à l'Université, il n'y suit que très irrégulièrement les cours du psychologue Wilhelm Wundt et de l'historien Karl Lamprecht. En fait, c'est essentiellement comme autodidacte qu'il acquiert son bagage. Ses « universités, écrit Gerd-Klaus Kaltenbrunner, ce furent les cafés littéraires, les premières théâtrales, les ateliers des peintres d'avant-garde, les expositions et d'innombrables nuits blanches au cours desquelles il amassa des connaissances extraordinaires en littérature et en histoire de l'art» (4). A Leipzig, Moeller fait notamment la connaissance du poète lyrique et symboliste Franz Evers et se lie aussi avec l'historien de l'art Hans Merian, successeur du naturaliste Hermann Conradi à la tête de la revue Die Gesellschaft. C'est d'ailleurs dans cette publication, considérée comme « d'avant-garde », qu'il publie ses premiers articles littéraires, consacrés notamment au drame moderne, à l'oeuvre lyrique de Richard Dehmel et à Przybyszewski (5).

Cette même année 1896, au mois d'août, Moeller, âgé de vingt-et-un ans, épouse Hedda Maase et vient s'installer à Berlin. Un héritage de son grand-père maternel permet au jeune couple d'emménager dans une petite villa au bord du lac de Tegel. À vrai dire, Moeller n'aime pas beaucoup la capitale du Reich, qui n'est plus selon lui que l'ombre de sa grandeur passée, et il n'a que mépris pour le pathos « national » de la « génération de 1888 ». Mais c'est là qu'il va commencer à prendre part véritablement à la vie politico-littéraire de son temps. Dès son arrivée à Berlin, il prend en effet contact avec différents cercles littéraires « modernistes ». Il fréquente surtout le café Das schwarze Ferkel, où se réunissent Richard Dehmel, Franz Evers, le pianiste et compositeur Conrad Ansorge, August Strindberg et d'autres écrivains scandinaves. Il se lie alors aussi bien avec des libertaires comme Wedekind, des naturalistes comme Gerhart Hauptmann ou des formalistes comme Stefan George. Evers lui fait également connaître Rudolf Steiner, le père de l'anthroposophie, le dessinateur Fidus, qui sera l'une des figures du Mouvement de jeunesse, Wilhelm Lentrodt, Peter Hill, Ludwig Scharff, Max Dauthendey, Franz Servaes, Willy Pastor, Arno Holz, etc. Pour vivre, il fait avec sa femme une série de traductions : Daniel Defoe, Thomas de Quincey, Baudelaire, Guy de Maupassant, Barbey d'Aurevilly, Edgar Poe (6). Il collabore aussi à la Zukunft de Maximilian Harden, et commence, à partir de 1899, à publier ses premiers vrais travaux personnels.

En 1902, il fait paraître un livre intitulé Das Variété, analyse d'un genre alors à la mode, bien représenté par l'Überbrettlei de Wedekind. La même année, il rassemble, sous le titre de Die moderne Literatur, dix monographies déjà publiées séparément et consacrées à des auteurs contemporains (7). La valeur de ces essais est inégale, mais Moeller y révèle un coup d'œil assez sûr. « For a man so young (...) an impressive achievement », commente Fritz Stern. Il y traite en effet d'auteurs dont la notoriété et le talent ont depuis été largement reconnus, qu'il s'agisse de Gerhart Hauptmann, Stefan George, Hugo von Hofmannsthal, Peter Altenberg, Franz Wedekind, Max Dauthendey, Richard Dehmel, ou de jeunes poètes comme Albert Mombert et Stanislaw Przybyszewski. Le livre se veut une critique de l'impressionnisme littéraire, mais surtout du naturalisme, représenté notamment par Arno Holz, à qui Moeller reproche de concevoir l'écriture comme une simple imitation de la réalité. Il laisse également transparaître une nette opposition à la société wilhelminienne, avec son « philistinisme » culturel, son ostentation bourgeoise, son patriotisme à bon marché et ses contrastes sociaux. Cette première partie de l'oeuvre de Moeller constitue une sorte de « photographie de l'esprit fin de siècle » (Armin Mohler).

A cette époque, Moeller van den Bruck n'a pas encore à proprement parler d'engagement politique. Il a cependant lu les oeuvres de Houston Stewart Chamberlain, l'auteur de La genèse du XIXe siècle (dont il est loin de partager toutes les vues), et surtout de Julius Langbehn, l'Allemand « fou de Rembrandt », qui lui a fait une grande impression. Mais l'influence qui est chez lui la plus sensible est celle de Nietzsche, à qui il a d'ailleurs consacré le premier volume de sa série littéraire. Par la suite (dans Die Zeitgenossen), il dira : « Nietzsche était devenu notre Rousseau » - avant d'ajouter : « Et la science naturelle moderne et la technique étaient notre Révolution ». A l'auteur de Zarathoustra, ouvrage qu'il célèbre dès 1896 comme le plus grand livre du siècle, il sait surtout gré d'avoir décrit la littérature comme une « fonction vitale » en même temps qu'une expression de la « foi sociale ». Opposant l'« optimisme ivre » de Zarathoustra au pessimisme schopenhauerien, il voit en Nietzsche celui qui a su faire appel à la vitalité instinctive pour rompre avec le passéisme réactionnaire, qui a célébré l'homme de génie et vu dans l'art un moyen de régénération de la société tout entière. « A Nietzsche, écrit Roy Pascal, il doit aussi sa conviction que ce qui est à venir est intrinsèquement révolutionnaire, sans précédent, et ne peut être jugé à l'aune du passé - que le futur est "au-delà du bien et du mal" » (8). Das Variété comprend d'ailleurs une critique du « poison » du christianisme visiblement inspirée par Nietzsche. Moeller rejette en revanche la thématique du Surhomme, qui lui paraît trop vague et qu'il interprète comme traduisant surtout les frustrations personnelles de son auteur.

Dans ces premiers écrits, on voit déjà apparaître des thèmes que leur auteur développera plus tard de façon systématique, comme la critique violente des valeurs bourgeoises et le refus du passéisme. Moeller n'hésite pas à faire l'éloge de tous les courants novateurs de son temps. Il soutient les tendances « modernistes » en architecture et, dans le domaine de la peinture, apporte un appui enthousiaste à la Sécession. Il écrit deux articles dans la revue Jugend, qui donnera son nom au Jugendstil ou Art nouveau (9). Plus tard, il manifestera sa sympathie pour l'expressionnisme, puis pour le futurisme italien (10). « Les références de Moeller, écrit Denis Goeldel, vont incontestablement à l'avant-garde, en rupture avec l'académisme officiel, et qui, si on laisse de côté le cas de Nietzsche, plus complexe, se veut être l'expression de la société industrielle moderne » (11). Moeller rejette donc le pessimisme culturel. La modernité est à ses yeux une promesse qui, finalement, sera ce qu'en feront les « grands rebelles », ceux qui éprouvent des « intuitions impérieuses » et trouvent dans les profondeurs de leur âme et de leur imagination poétique assez de ressources pour opposer à la médiocrité de leur temps les prérogatives de l'esprit (12). « Dès le Variété, ajoute Goeldel, [Moeller] affirme de façon péremptoire que la modernité n'est pas décadente et récuse le type du décadent pessimiste qui se délecte de son décadentisme, tout comme il réfute nommément le Kulturpessimismus contemporain, en lui opposant les réalisations tangibles de la modernité, par rapport à laquelle l'époque de nos pères, dit-il, fait plutôt figure de “mauvais vieux temps” ! Et en 1912, il s'en [prendra] avec vigueur aux accusateurs de la modernité, à ces pädagogisch-pastoralen Zeitankläger qui critiquent la civilisation qui les entoure, parce qu'ils se sentent mal dans leur peau » (13).

Parallèlement, Moeller manifeste déjà une nette tendance à voir dans les manifestations artistiques et littéraires autant de symptômes révélateurs de l’esprit d’une époque. Pour connaître les tempéraments nationaux, affirme-t-il, l'art fournit une clef beaucoup plus sûre que les institutions politiques ou sociales. « Comme beaucoup d'intellectuels fin de siècle, observe Klemens von Klemperer, Moeller avait subi l'influence de la thèse de Burckhardt, selon laquelle un peuple ne peut avoir une grande culture et une signification politique en même temps » (14). Il en résulte chez lui un primat de l’esthétique : un projet de société est d’abord un projet artistique. A la suite de Richard Dehmel, il affirme donc avec force sa foi dans la mission de l'art, allant jusqu'à laisser entendre que celui-ci peut même tenir lieu de religion. « Nous avons l’art, écrit Moeller, un art qui a rendu la religion superflue et donné aux citoyens du monde moderne une assurance que seule pouvait autrement lui conférer la croyance en Dieu » (15). La bourgeoisie, ajoute-t-il, est au fond incapable de comprendre le contenu de l’art parce qu'elle n'a pas le sens du sacré, et qu'elle est étrangère à la lutte universelle dont l'art est aussi une manifestation : « Le combat est splendide et implique beaucoup plus de dignité humaine qu’une autosatisfaction complaisante. La lutte des esprits et des passions nous fournit nos plus grands rois et nos meilleurs héros. La paix sempiternelle, la seule que puisse nous donner la petite bourgeoisie philistine, serait d’un ennui insupportable » (16).

Cette même année où Moeller fait paraître son gros essai de critique littéraire, un événement va brusquement décider de son destin. A l'automne, en effet, alors qu'il vient d'achever avec sa femme la traduction de Moll Flanders de Daniel Defoe, Moeller s'enfuit en France, en passant par la Suisse — avec l'intention de se rendre en Amérique (projet qui ne sera jamais mis à exécution). Le terme de «fuite» n'est pas exagéré. Mais les raisons de ce départ précipité sont quelque peu obscures. Son épouse, qui est alors enceinte, écrira plus tard ces lignes sibyllines : « Pour échapper aux circonstances insupportables dans lesquelles l'avait placé le destin (…) Moeller van den Bruck, innocente victime de ses angoisses (...) partit pour Paris, et, dans ma situation difficile, je me retrouvai seule » (17). En réalité, Moeller a tout simplement décidé de se soustraire à l'obligation du service militaire (18). La vie de caserne est en effet tout à l'opposé de son idéal - ce qui ne l'empêchera pas, le moment venu, de partir à la guerre ! - et l'antipathie que lui inspire la bureaucratie wilhelminienne est sans bornes. Le voici donc insoumis et exilé. Son mariage, déjà quelque peu détérioré, ne résistera pas à la séparation : peu de temps après avoir accouché d'un fils, le 26 décembre 1902, Hedda se remariera avec Herbert Eulenberg, jeune auteur dramatique que Moeller lui avait présenté en 1901, et dont elle aura un enfant en 1904 (19).

A Paris, Moeller van den Bruck retrouve Franz Evers et Max Dauthendey, et fait la connaissance du peintre Edvard Munch. Il fréquente assidûment le milieu des beaux-arts ; on le rencontre, le plus souvent désargenté, à la Closerie des lilas. Mais en même temps, son évolution se précise. À l'instar de beaucoup d'Allemands, c'est en effet en se retrouvant à l'étranger qu'il prend véritablement conscience de son identité. Découvrant sa patrie de l'extérieur, il la regarde d'un œil neuf et ressent une vive exaltation au spectacle des contradictions dans lesquelles elle se débat. Il est également frappé par le fait que la France, au contraire de l'Allemagne, semble « penser » sa politique — et que cette politique exerce une influence déterminante sur la culture. C'est alors qu'il commence à s'affirmer « nationaliste». Il n'entend toutefois pas ce terme dans le sens courant d'un quelconque chauvinisme, ni dans le sens d'un pangermanisme avec lequel il ne se sent guère d'affinités, mais plutôt dans celui d'une solidarité devenue pleinement consciente avec la culture dont il est l'héritier. Ainsi, peu à peu, l'esthète se mue en écrivain engagé.

Moeller entreprend alors d'écrire une vaste fresque retraçant la vie des « Allemands illustres » : huit volumes au total, regroupés sous l'intitulé Die Deutschen, dont la parution va s'échelonner entre 1904 et octobre 1907. L'ambition qui est la sienne, pour reprendre une expression utilisée par Hans Schwarz, est d'être une sorte de « Plutarque allemand ». De grands changements s'opèrent en lui. Il dira, dans une lettre du 16 février 1920 adressée à Friedrich Schweiss : « Je me consacrais [désormais] à des choses toutes différentes. La vie remplaçait la littérature. J'étais un Allemand vivant à l'étranger. Je vivais les différences entre les nations. Je sentais que nous étions à la veille d'une grande confrontation. Le résultat en fut Die Deutschen : une oeuvre à valeur éducative qui devait inculquer une conscience nationale à une nation, une oeuvre qui analysait l'histoire pour en dégager une mission ». Ce sera aussi son premier livre signé Moeller van den Bruck.

Les huit volumes de Die Deutschen se présentent comme des recueils biographiques évoquant de grands personnages regroupés par affinités : hommes d'État, philosophes, artistes, etc. Un volume entier est consacré à Goethe, comme représentant idéal de l'esprit allemand. Dans cette série, où l'on sent l'influence de Dostoïevski, mais aussi celles de Carlyle et d'Emerson, Moeller oppose deux grands types de forces spirituelles, le type « problématique » (qui s'incarne dans le Hamlet de Shakespeare) et le type « plastique » (qui s'incarne dans le Faust de Gœthe), et s'efforce de classer ses personnages en fonction de leur apport à la conscience nationale. C'est en ce sens que Die Deutschen se veut effectivement un livre conçu pour amener la nation allemande à « l'affirmation de soi », un « livre de préparation » (Vorbereitsbuch) en vue d'événements à venir. Dès le premier volume, Moeller s'y affirme à nouveau comme un contestataire : « La nation a besoin d'un apport de sang nouveau, d'une insurrection des fils contre leurs pères, d'une relève des anciens par la jeunesse » (20). C'est également dans cette série qu'il esquisse et commence à développer sa critique du libéralisme : « Le libéralisme n'a pas le moindre point commun avec la liberté (…) Sa liberté n'est que la liberté pour l'individu de devenir un homme moyen » (21). Mais son appel ne sera guère entendu : en 1908, Die Deutschen n'avait suscité qu'une seule recension, parue dans la rubrique pour enfants d'un journal d'informations berlinois !

Moeller publie aussi un essai sur le théâtre français, ainsi qu'une étude dans l'esprit de son gros ouvrage de critique littéraire de 1902, Die Zeitgenossen, où il analyse les oeuvres d'un certain nombre d'artistes et d'écrivains étrangers : Chamberlain, Max Klinger, Edvard Munch, Strindberg, Rodin, Maeterlinck, Gorki, d'Annunzio, Theodore Roosevelt, etc. Das Théâtre français, qui paraît dans la série monographique « Das Theater » dirigée par Hagemann, résume les critiques que Moeller adresse à l'esprit français, qu'il estime être victime d'un scepticisme destructeur et d'une ironie systématique incompatibles avec la véritable vitalité culturelle. L'ouvrage se veut en fait un inventaire de la pauvreté et du déclin de la création théâtrale française. La France, déclare péremptoirement Moeller, n'a plus en elle les conditions nécessaires d'un renouveau (22) !

Die Zeitgenossen prolonge, sous une forme systématique, la réflexion entreprise dans Die Deutschen. Moeller s'y affirme convaincu de vivre dans un Zwischenzeit, une époque de transition, marquée par l'avènement de nouveaux clivages et l'émergence d'une nouvelle culture. Dans une telle période, qu'on peut comparer à un interrègne, dit-il, l'essentiel est de savoir déceler les signes de ce dont le monde est gros. La véritable liberté, disait déjà Hegel, consiste à comprendre la nature des nécessités du moment. Moeller, à son tour, déclare que l'homme est d'autant plus créateur qu'il ressent de tout son être les impératifs du temps présent, c'est-à-dire qu'il ne peut être libre qu'en s'assignant un but, lequel dépend étroitement de l'époque qui détermine sa mission (23). Ainsi s'établit un lien entre l'individu isolé et le peuple auquel il appartient. À la société allemande de son temps, Moeller reproche désormais surtout d'avoir créé un fossé entre une couche dominante improductive et des forces populaires créatrices. Il reprend aussi l'opposition classique entre « culture » et « civilisation » : « La culture se rapporte à l'esprit, la civilisation à l'estomac » (24). Enfin, il exprime des préoccupations métaphysiques de manière quasiment existentialiste, en opposant, à contre-courant de toute la tendance moderniste, les prérogatives du Dieu-Père à celle du Fils : « Pour qui le Christ est-il là ? Pour les forts ou pour les faibles, pour les heures faibles ou fortes de l'humanité ? La réponse à cette question de conscience ne peut qu'être : pour les temps et pour les hommes faibles. Notre seul orgueil devrait donc nous interdire d'invoquer sans cesse le Christ. Il ne reste que Dieu — même si nous savons qu'il n'existe pas » (25).

Tandis qu’il mène à Paris une vie plutôt précaire, Moeller fait la connaissance de celle qui va devenir sa seconde femme, une jeune Lettonne du nom de Lucy Kaerrick. Celle-ci, à son tour, le met en contact avec le poète et mystique russe Dimitri Merejkowski, sous l’influence de qui il se plonge dans la lecture de Dostoïevski. C’est une révélation. Le jeune émigré allemand se découvre des affinités essentielles avec le grand écrivain russe : une certaine tendance au prophétisme, une critique de l'« occidentalisme », le sens du tragique — et aussi cette idée, qui va faire son chemin, selon laquelle il existe des « peuples vieux » et des « peuples jeunes ». Moeller décide alors de se mettre au service de la pensée dostoïevskienne. Ayant réussi à convaincre l’éditeur munichois Reinhard Piper, il entreprend, avec l’aide de la sœur de Lucy, Less Kaerick, une traduction des œuvres complètes de Dostoïevski. Celles-ci paraîtront de 1905 à 1915, en vingt-deux volumes, comme résultat des efforts conjoints de Moeller, de Merejkowski et d'« E.K. Rahsin » (pseudonyme de la sœur de Lucy). Le premier volume est une traduction des Possédés. Moeller a rédigé pour chaque titre une substantielle introduction. Dans l'une de ses préfaces, il présente Dostoïevski comme un « révolutionnaire par conservatisme ». Ce sera un immense succès : 179 000 volumes vendus en 1922 (26).

Cet énorme travail de traduction, outre qu'il représente un incontestable exploit intellectuel, n’est probablement pas étranger à la fascination que Dostoïevski exerça sur la jeunesse allemande immédiatement avant et au lendemain de la Première Guerre mondiale (influence comparable à celle que put avoir la philosophie allemande sur l’intelligentsia russe au XIXe siècle). Berdiaev disait que l’âme humaine peut se répartir en deux classes : celle qui s’apparente à Tolstoï et celle qui s’apparente à Dostoïevski. Pour Moeller et pour une grande partie de ses contemporains, Dostoïevski est évidemment l’exemple à suivre, par opposition au libéralisme « occidental » et au christianisme gauchisant d’un Tolstoï — le paradoxe étant que ce sentiment ait amené tant de jeunes Allemands à jeter un regard somme toute favorable sur une Union soviétique qui, elle, avait très clairement opté pour Tolstoï (en qui Lénine devait voir le « miroir de la révolution russe »).

Le fait est qu'au lendemain de la Grande Guerre, l'« orientation à l'Est » (Ostorientierung) apparaîtra à beaucoup de nationalistes allemands comme la seule alternative possible à la logique du traité de Versailles. « L'homme russe, dira Rainer Maria Rilke, m'a montré à travers tant et tant d'exemples comment même un servage et une épreuve minant constamment toutes les forces de résistance n'aboutissent pas inéluctablement à la ruine de l'âme. Il se trouve là, pour l'âme slave, un état de soumission si parfait que, même dans sa pression la plus pesante, il crée un jeu, un emplacement libre secret, une quatrième dimension de son être dans laquelle, même dans des circonstance si affligeantes qu'elles soient, commence pour elle une nouvelle liberté infinie et véritablement indépendante ». La Russie de Dostoïevski deviendra alors l'une des références de ceux qui refusent l'Occident — que ce soit l'Occident de la puissance papale romaine ou celui de la puissance anglo-saxonne montante. Christian Morgenstern a résumé ainsi l'expérience qu'il fit de Dostoïevski : « Après la lecture de ses ouvrages, on ne retrouve que difficilement le chemin de l'Europe occidentale ». Avec l'auteur des Possédés et de Crime et châtiment, l'Allemagne pourra ne plus regarder au Sud ni à l'Ouest, ni même au Nord, mais bien vers l'Est — cet « Est » qui est à la fois une direction géographique, une option politique et un monde « magique » censé fournir un modèle de rechange face à la décadence occidentale (27). On sait que ce point de vue sera poussé à l'extrême par les différentes fractions « nationales-bolcheviques », et en particulier par Ernst Niekisch qui écrira : « La Russie n'a pas besoin de nous pour une alliance temporaire, mais pour une alliance éternelle (...) C'est à ces deux grands peuples, le russe et le nôtre, qu'il appartient de changer la face du monde » (28).

Après avoir séjourné durant quatre ans à Paris, Moeller van den Bruck part avec sa femme en Italie. Il passe l'année 1906 à Florence, où il travaille notamment aux archives et à la bibliothèque de la ville. Il se lie alors à deux des pères de l'expressionnisme (tous deux déclarés « dégénérés » sous le IIIe Reich), l'écrivain dramatique Theodor Daübler (1876-1934), auteur du célèbre recueil de poèmes intitulé Nordlicht (29), et le peintre, écrivain et sculpteur Ernst Barlach (1870-1938), qui recevra le prix Heinrich von Kleist en 1924 (30).

Ce séjour en Italie marque un tournant dans l’œuvre de Moeller, qui, désormais, va se consacrer essentiellement à l’étude des styles et des valeurs spécifiques des peuples. Moeller a en effet acquis la conviction que les peuples ont tous un rythme particulier, une vie intérieure qui leur est propre, et que celle-ci s'exprime essentiellement dans un style national homogène. « La culture, dit-il en citant Nietzsche, est avant tout l'unité du style artistique dans toutes les expressions vitales d'un peuple ». L'étude des « caractères nationaux » est alors à la mode dans toute l'Europe. En Allemagne, elle trouve en Herder l'un de ses grands précurseurs. Pour Moeller, le style représente l'élément de permanence, le fil conducteur qui relie les unes aux autres les différentes périodes de la vie des peuples. Défini comme un « art spirituel », il s'apparente au sublime et prend même une dimension métaphysique : c'est en se donnant un style que l'homme dépasse ses imperfections ontologiques.

L'idée qu'il existe des « peuples jeunes » et des « peuples vieux » continue par ailleurs à cheminer dans l'esprit de Moeller. Celui-ci conçoit même le projet d’une nouvelle fresque, qui développerait cette idée à partir d'une étude historique, et qui comprendrait six essais réunis en deux volumes, plus un volume de présentation. Le premier volume, consacré aux « peuples vieux », étudierait la « beauté italienne », le «scepticisme (Zweifel) français » et le « sens commun (Menschenverstand) britannique » ; le second, sur les « peuples jeunes », porterait sur la « conception du monde (Weltanschauung) allemande », la « volonté américaine » et l’« âme russe ». Le tout formerait un ensemble cohérent sur les « valeurs des peuples » (Die Werte der Völker) et constituerait une sorte d’encyclopédie des styles artistiques et littéraires en tant qu’expressions des forces créatrices nationales (31). En fait, Moeller veut surtout montrer que les « peuples vieux » sont ceux dont la « perfection » du style trahit l'épuisement, l'achèvement de leur mission, tandis que la caractéristique essentielle des « peuples jeunes » est de n'avoir pas encore trouvé l'unité de leur style, parce qu'ils sont eux-mêmes « inachevés » : les « peuples jeunes » ont des possibilités immenses, parce qu'ils sont mus par une vitalité culturelle encore à ses débuts. L'opposition recouvre dans une large mesure l'antinomie classique de la culture et de la civilisation, telle qu'on la retrouvera exprimée, par exemple, dans les Considérations d'un apolitique de Thomas Mann (32). Mais Moeller n'aura pas le temps de mener à bien son projet. Seul verra le jour le premier essai, consacré à la beauté italienne (33).

Gros ouvrage abondamment illustré, Die italienische Schönheit se présente avant tout comme un essai pénétrant sur la culture, l'art et l'histoire de l'Italie, depuis les origines jusqu'à la Renaissance. Moeller y étudie longuement les influences étrusques, gréco-romaines, byzantines, mauresques, franques, lombardes, toscanes et vénitiennes, critiquant au passage l'impérialisme romain et la période baroque, mais encensant la période gothique et le Quattrocento. Contre Burckhardt, qui voyait l'art italien culminer au moment de la Renaissance, il place l'apogée de la « classicité » italienne dans l'Italo-Germanentum, entre le XIIIe et le XVe siècles. La beauté italienne, écrit-il, est né dans la Toscane étrusque, d'où elle a peu à peu envahi la Rome des papes, la Ravenne soumise aux Goths byzantins, la Lombardie germanique et la Sicile mauresque. Elle résulte du mariage entre un « esprit toscan originel » renaissant et des influences germaniques encore jaillissantes, en sorte qu'on peut la définir comme le fruit d'un équilibre entre le plasma germanique et le carma toscan, le fruit d'un équilibre entre une vie créatrice débordante de sève et des principes d'ordre non encore devenus conventionnels et « civilisés ». Le peintre qui représente le mieux cette apogée est Piero della Francesca, car il exprime à lui seul toute la saveur de la terre ombrienne dans l'ordre abstrait de la Toscane (34). Plus tard, la cathédrale de Pise, bâtie en 1603, apparaît comme le symbole d'une « victoire tardive de la maison étrusque sur la basilique romaine, sur la coupole byzantine en croix, sur le pilastre lombard ayant remplacé la colonne antique, et sur la voûte ogivale des mosquées siciliennes ». La Renaissance, au contraire, marque surtout le début d'une décadence : « Le classicisme d'un Raphaël ou d'un Michel-Ange est d'une autre nature. La Rome où ils travaillent n'est plus un centre de ferveur religieuse. L'art qu'elle engendre n'est qu'un art moderne et "sentimental", au sens que Schiller donne à ce terme, c'est-à-dire un art sans naïveté ni conviction » (35). Moeller va d'ailleurs jusqu'à reprocher à Goethe son amour de Raphaël !

Die italienische Schönheit, qui fut par ailleurs un fiasco commercial, permet à Moeller de préciser ses conceptions. Pour expliquer le génie de la culture et de l'art italiens, il fait en effet appel aussi bien à l'histoire qu'aux origines humaines et aux paysages. L'art national, selon lui, est la résultante de données géographiques (paysage, espace, climat) et de composantes ethniques disparates, qui se fondent dans le creuset de la culture et de l'histoire pour permettre la naissance d'un style et la mise en forme de la vie collective « de l'intérieur vers l'extérieur ». Le moment où cette fusion est la plus intense marque l'apogée de l'art national, dont le déclin commence lorsque, au lien intérieur et organique, culturel, se substitue une cohérence purement extérieure, de civilisation (processus qui, d'après Moeller, commence pour l'Italie dès après Michel-Ange et, pour la Prusse, au lendemain de la guerre de 1870-71).

L'élément-clé, pour chaque peuple, c'est donc son « carma historique particulier ». Certes, « une forme nouvelle vient toujours d'un esprit nouveau », de même qu'« un esprit nouveau vient toujours d'un sang nouveau », mais Moeller van den Bruck se garde bien de tomber dans le travers « biologisant » d'un Ludwig Woltmann (36), travers dont il perçoit qu'il n'est qu'une variante de ce « naturalisme » qu'il critiquait déjà lorsqu'il était à Berlin. La façon dont Woltmann attribue tous les accomplissements de la culture italienne à un élément « germanique » (lombard en particulier) repose, écrit-il, sur des préjugés sans rigueur. Pour Moeller, « les races causent et les nations réalisent ce qu'aujourd'hui nous vivons », mais il n'y a pas entre les deux concepts de rapport mécanique, unilinéaire : la nation n'est pas le « moyen » de la race. Moeller ajoute d'ailleurs : « La race n'est pas, elle devient. Aussi n'a-t-elle jamais fait l'histoire, mais seulement créé des peuples qui ont créé l'histoire à leur tour ». Ainsi qu'il le soulignera par la suite à maintes reprises, Moeller veut dire ici que le concept de race est inapplicable à l'histoire des nations modernes, car les conditions historiques sont de si puissants agents de changement qu'elles rendent les identités ethniques originelles (ou les origines communes) insignifiantes. Ainsi la France et l'Angleterre, quoique en grande partie de « race germanique », se sont-elles construites du point de vue historique dans une direction entièrement différente de celle de l'Allemagne — lorsque le scepticisme philosophique d'un Montaigne a pris le pas sur l'esprit de Rabelais, ou lorsque l'utilitarisme économique d'un Bacon l'a emporté sur l'esprit de Shakespeare.

Cette façon de voir, comme on le verra plus loin, éloigne également Moeller de Spengler. Pour Moeller van den Bruck, les styles nationaux n'ont pas d'existence « morphologique » comparable à celle des organismes vivants ; il n'y a pas non plus de « simultanéité » dans le degré de développement des cultures, indépendamment des époques et des hommes. L'évolution des styles dépend plutôt d'une transformation continuelle, qui ne saurait être prévue à l'avance, dans laquelle interviennent aussi bien des facteurs politiques et sociaux que les conditions d'existence géopolitique des nations. La stylistique ne saurait donc relever d'une quelconque « science naturelle », qui permettrait d'assigner chaque création artistique à un stade morphologique du développement des cultures et des peuples. L'art n'est pas non plus une simple imitation, une simple retranscription de la nature, mais bien plutôt l'expression d'une réalité spirituelle qui, à l'inverse, façonne la nature. L'artiste, souligne Moeller, crée à partir de lois qui n'ont plus rien de commun avec celles de la nature : le style est « plus que la nature » (Stil ist Über-Natur) parce que l'homme est lui aussi plus que la nature. Toute évolution artistique est alors perçue comme s'effectuant « dans la montée au style et la descente au naturalisme ».

Dès 1907, les voyages reprennent. Ce sont même cette fois des déplacements incessants. Accompagné de sa femme, Moeller retourne d'abord à Berlin, où il parvient à faire régulariser son statut militaire. Puis, en 1910, le couple voyage en Angleterre, en France et en Italie. En 1912, il visite la Finlande, la Russie et les pays baltes ; en 1914, le Danemark et la Suède. Visiblement, Moeller n'éprouve alors guère de plaisir à vivre en Allemagne. Ses sentiments vis-à-vis de la dynastie wilhelminienne n'ont d'ailleurs pas changé. En 1913, au moment où l'on célèbre le vingt-cinquième anniversaire de l'installation du Kaiser, il publie, dans la revue Die Tat (37), une violente attaque contre le mauvais goût de l'architecture officielle, qu'il dénonce comme parfaitement dénuée de style, en établissant une fois de plus un lien entre l'esthétique et la situation politique du moment (38).

Pourtant, au moment où éclate la guerre, il n'hésite pas un instant. Il faut dire que l'importance de l'événement n'échappe à aucun homme de sa génération. C'est la mobilisation, dans l'enthousiasme des « idées de 1914 » et la Bürgerfriede, la suspension des luttes partisanes. (En France, on parlera d'« union sacrée »). C'est aussi la fin d'un monde. Dès l'ouverture des hostilités, l'ancien insoumis de 1902 interrompt donc son voyage en Scandinavie et retourne à Berlin. Malgré l'avis contraire du médecin des armées — sa santé, qui n'a jamais été excellente, commence à se détériorer -, il se soumet au service militaire à Küstrin, et se porte volontaire comme Landsturmmann, c'est-à-dire comme soldat de deuxième classe. Il est aussitôt envoyé sur le front de l'Est (39). Deux ans plus tard, à l'automne de 1916, il est réformé en raison de troubles nerveux dont les premières manifestations remontent à son enfance. Grâce à une intervention de son ami Franz Evers, il est alors affecté à Berlin, au service central de presse et de propagande de la Section militaire des affaires étrangères (Militarische Stelle des Auswärtigen Amtes), service créé par Ludendorff, qui se transformera en mai 1918 en Section extérieure du haut commandement de l'armée (Auslandsabteilung der Obersten Heeresleitung). Parmi ses collègues figurent les écrivains Waldemar Bonsels, Herbert Eulenberg, Hans Grimm, Friedrich Gundolf et Börries von Münchhausen.

C’est à ce poste, semble-t-il, que sa vocation d’écrivain politique se confirme définitivement. C'est là aussi qu'il acquiert, sans doute pour les besoins de la propagande de guerre (40), le style caractéristique qui deviendra bientôt le sien, à base de formules incisives, frappées pour être aussitôt retenues, dont ses articles de l'époque fournissent déjà maints exemples. Au bureau de propagande, Moeller, qui a maintenant quarante ans, fréquente par ailleurs un milieu très différent de celui qu’il a connu jusque là. Il fait la connaissance de journalistes, de publicistes, de hauts fonctionnaires, d’économistes et de politiciens qui vont suivre après la guerre le même itinéraire que lui. C’est là, notamment, durant l'hiver 1916-17, qu’il rencontre Max Hildebert Boehm, un Allemand très au fait des problèmes de l’Est, avec qui il conçoit le projet de lancer, une fois la paix revenue, un journal qui redonnerait une nouvelle jeunesse à l'idée conservatrice. Boehm l'introduit dans le cercle du baron thuringien Heinrich von Gleichen-Russwurm, propriétaire foncier et « manager mondain » très lié avec les industriels et le milieu des affaires. À Berlin, Moeller fréquente aussi une taverne de l’Olivaer Platz, la Montagstisch, où il retrouve, non seulement Evers et Theodor Däubler, mais aussi le biologiste Jakob von Uexkull, le médecin Carl Ludwig Schleich, le critique Paul Fechter, auteur (en 1914) de la première monographie consacrée à l’expressionnisme, le philosophe Max Scheler, le musicien Conrad Ansorge, ainsi qu’Albrecht Haushofer, fils du célèbre géopoliticien Karl Haushofer, qui sera condamné à mort et exécuté pour sa participation au complot du 20 juillet 1944. Il écrit alors de plus en plus. On lit ses articles dans des journaux comme Der Tag, Die Kreuzzeitung, la Berliner Börsenzeitung ou la Badische Landeszeitung, et aussi dans des périodiques aussi réputés que Das neue Deutschland, la Deutsche Rundschau et les Preussische Jahrbücher, ce qui lui permet de se faire rapidement connaître.

C’est également en 1916 que Moeller van den Bruck fait paraître son essai sur le style prussien, Der preussische Stil, que l’on considère parfois comme son meilleur livre — et dans lequel on peut voir aussi un hommage rendu indirectement à son père. Cet ouvrage, entamé avant la guerre, et d'ailleurs sans grand rapport avec la propagande officielle, se situe dans le prolongement de l’essai sur la « beauté italienne ». Moeller s'y livre de façon caractéristique à un nouvel exercice de va et vient entre le domaine de l'art et celui de la politique. Au travers d'une étude sur le style architectural prussien, c'est en effet toute une méditation sur la Prusse et le « prussianisme » (Preussentum) qu'il entend livrer.

Le livre s'ouvre sur ces mots : « La Prusse n'a pas de mythe. Et pourtant, le prussianisme est un principe dans le monde (ein Grundsatz in der Welt). Les cultures des peuples s'éveillent à partir des mythes. Elles se construisent en tant qu'États à partir des principes ». Cette distinction entre le mythe et le principe permet de comprendre ce qui sépare la Prusse et l'Italie. Tandis qu'en Italie, il existe un puissant mythe des origines, qui a été transmis de génération en génération, en Prusse, il n'y a que rupture, pur commencement. Le « prussianisme », que Moeller envisage d'une façon assez différente de celle de Spengler (41), est donc avant tout principe actif, nisus formativus. En même temps, il représente une idée de synthèse, une forme (Gestalt) englobante, qui a permis d'associer dans une même unité des populations germaniques et slaves. « Le prussianisme, écrit Moeller, est un principe qui cherche à circonscrire l'essence de l'esprit prussien, étendue loin au-delà de son pays d'origine. C'est la raison pour laquelle il existe bien des "Prussiens d'élection", comme Hegel et d'autres, mais jamais, par exemple, de "Bavarois d'élection" ».

En Prusse comme ailleurs, le style est fondamental : « Le style libère, crée, concentre, confirme le destin ; il réorganise l'existence là où le désordre a peut-être pendant longtemps régné en maître ». Plus précisément, dans l'univers prussien, le style est à la fois une règle morale (Ethos), une manière de penser par rapport à l'État (Staatsgesinnung) et un principe de forme (Formprinzip). Par là, le style prussien révèle un « génie de la structure » qui se manifeste spirituellement dans le système philosophique, politiquement dans l'organisation sociale, esthétiquement dans l'architecture. Moeller insiste longuement sur ce dernier point. Il souligne tout ce qu'il y a d'antiromantique dans le baroque et le rococo prussiens, et surtout dans le classicisme d'un Schinkel ou d'un Schadow. Dans ce style massif, sévère et sobre, il voit une aspiration à la « monumentalité » qui lui paraît pouvoir aussi bien qualifier toutes sortes de grands accomplissements. Ce style « monumental », né en Prusse grâce à Schlutter (42) et au Grand Electeur, à Knobelsdorff et à Frédéric II, à Gilly et à Schinkel, équivaut à un véritable « façonnement de l'esprit » (Formwendung des Geistes) et donne à la « grande politique » le même caractère architectonique qu'aux oeuvres artistiques, littéraires ou sociales. Moeller, qui ne se cache pas d'avoir voulu faire de son livre une « profession de foi envers Hegel et Clausewitz », rend ici particulièrement hommage à Friedrich List (1789-1846) et Karl Rodbertus, ainsi qu'à Karl von Stein, qui mit en oeuvre le principe de l'autonomie administrative : abolition du servage, nouveau statut des villes et des provinces. Au passage, il fait aussi l'éloge de la « démocratie prussienne », fondée sur le suffrage universel et la représentation corporative. Il ignore en revanche la tradition chrétienne-conservatrice représentée par Gerlach et Savigny, et ne s'étend pas outre mesure sur le cas de Kant.

Dépourvue de « mythe », la Prusse n'a pu éterniser son être et ses valeurs idéales dans ce style essentiellement classique que grâce à ses vertus : « La force de la Prusse, c'était sa discipline sur soi-même » (Die Kraft Preussens war seine Selbstzucht). Ce sont ces vertus qui lui ont permis d'être à la fois active et objective, d'aller au fond des choses, de relier l'universel au particulier — et c'est encore de ces vertus que témoigne l'architecture prussienne. De proche en proche, Moeller en vient donc à louer sans aucune réserve ces vertus « romaines » de la Prusse, contre lesquelles il avait paru se rebeller dans sa jeunesse - et qui, il faut bien le dire, n'appartiennent guère à ce Rhénan d'origine thuringienne que par l'admiration qu'il leur porte : la clarté, la froideur du jugement, l'impersonnalité active, l'objectivité, l'austérité, la renonciation à tout passion irraisonnée, à tout romantisme vague. À l'esprit allemand traditionnel, marqué par la persistance du rêve romantique médiéval, il oppose la Sachlichkeit, l'aptitude à reconnaître ce qui est factuel. « La Prusse, écrit-il, était sans romantisme. C'est là que résidait sa pauvreté, mais aussi sa force » - car c'est ainsi que l'esprit prussien a remplacé « en Allemagne la rêverie par la volonté, l'apparence par la cause et par l'objectivité (…) qui voulait non le bon sens, mais la raison, non l'Aufklärung, mais la clarté ». La critique moellerienne de l'Allemagne wilhelminienne s'ensuit alors logiquement (43). Le déclin de la Prusse, explique Moeller, a commencé après la mort de Bismarck, quand le réalisme a cédé la place au romantisme, et que la claire conscience des intérêts supérieurs de l'Etat s'est effacée devant la simple volonté de maintenir les structures excessivement centralisées d'un Reich unitaire. C'est alors que la bourgeoisie a pris le pouvoir, que la Prusse a perdu son style et que Berlin est devenue « la plus horrible ville du monde » !

Moeller, enfin, se saisit de l'exemple prussien pour souligner à nouveau que, dans les sociétés modernes, l'histoire prime la race tout comme la culture prime la nature. Il insiste à cet effet sur la composante slave de l'histoire de la Prusse, composante qu'il attribue au peuple wende. « En fin de compte, écrit-il, ce ne sont ni la race ni les mélanges de races qui constituent le facteur déterminant d'un peuple, mais l'unité de sa culture, à laquelle a contribué chacune des grandes lignées composant ce peuple (…) La nation est l'unité de culture d'un peuple qui a pris conscience des différentes valeurs de toutes ses lignées ». Synthèse germano-slave, la Prusse est précisément, à ses yeux, l'élément qui doit permettre à l'Allemagne de se rattacher à cet autre « peuple jeune » qu'est le peuple russe. Parallèlement, le rôle de la Prusse est de donner une nouvelle forme à l'Allemagne. « La Prusse est ce que l'Allemagne aurait dû être » (44), écrit Moeller - qui ajoute que l'Allemagne devait devenir prussienne pour que la Prusse pût devenir allemande. La nation allemande, héritière de la vieille Mutterland germanique, doit donc recevoir une « forme prussienne ». Le style prussien doit devenir la « classicité » allemande, au même titre qu'il y eut une « classicité » italienne exprimée par l'art toscan de la fin du Moyen-Age. « La Prusse est un principe de vie politique, commente Edmond Vermeil. Elle est l'État-armature par excellence. Ni l'étroitesse prussienne ni le romantisme idéaliste ne suffisent en eux-mêmes à l'Allemagne. Mais rien n'empêche l'État prussien d'incarner le rêve allemand. Réduite à la Prusse, l'Allemagne n'est que Rome, sans la Prusse, elle n'est que la Grèce. Son véritable idéal, c'est Sparte et Athènes à la fois » (45).

*

On l'a compris : à la fin de la guerre, c'est un nouveau Moeller van den Bruck qui apparaît. Mais en réalité, c'est moins l'homme que l'époque elle-même qui a changé. Comme le souligne Gerd-Klaus Kaltenbrunner, « ce sont ses idées qui, dans la crise idéologique, ont pris dès 1914 un caractère marqué d'actualité» (46). On pourrait même, avec Klemens von Klemperer (47), risquer un parallèle avec Marx : celui-ci écrivit le Manifeste communiste après la défaite sociale de 1848, tout comme Moeller va produire ses plus importants textes théoriques après la défaite nationale de 1918. Tous deux, d'ailleurs, critiquent l'exploitation capitaliste et bourgeoise - et le rôle du prolétariat chez Marx, comme facteur de renouveau politique, n'est pas sans rappeler celui que Moeller attribue aux « peuples jeunes ». La comparaison, toutefois, ne pourrait pas être poussée bien loin. Quoi qu'il en soit, ce qui est certain, c'est qu'à la fin de la Grande Guerre, l'ancien esthète fin de siècle, le contestataire aux « semelles de vent », le « Plutarque allemand » des cafés littéraires, est devenu un véritable théoricien politique, qui ne quittera plus jamais l'Allemagne et va rapidement devenir l'un des auteurs les plus en vue de la Révolution conservatrice.

C'est probablement chez Dostoïevski que Moeller a découvert cette idée d'un contre-mouvement « conservateur-révolutionnaire », auquel on va bientôt donner le nom de « Révolution conservatrice ». L'expression est apparue en Allemagne dès 1848. On la trouve aussi chez Maurras en 1900, dans l'Enquête sur la monarchie (48). Thomas Mann l'utilise en 1921 dans un article sur la littérature russe (49). L'année suivante, Ernst Troeltsch la reprend dans une conférence sur le droit naturel prononcée à Berlin (50). Le 10 janvier 1927, dans un célèbre discours à l'université de Munich, Hugo von Hofmannsthal déclarera : « La suite d'événements dont je parle n'est rien d'autre qu'une révolution conservatrice plus ample que l'histoire européenne n'en a jamais vu » (51). Mais c'est surtout au début des années trente que le terme rentrera dans le vocabulaire politique, pour désigner les tendances du mouvement national allemand qui ne peuvent être confondues ni avec le vieux courant pangermaniste du XIXe siècle ni avec le national-socialisme hitlérien (52).

Immédiatement après la révolution de novembre 1918, Moeller van den Bruck devient le spiritus rector d'un cercle d'écrivains et de publicistes, hostiles au communisme comme au libéralisme, proches du nationalisme, mais sans aucune nostalgie pour l'ère wilhelminienne, et qui se veulent officiellement dégagés de toute attache avec les partis politiques. Ce cercle, où se retrouvent des hommes de diverse provenance — et notamment bon nombre d'Allemands « ethniques » (Volksdeutsche) ou de l'étranger — , naît à la fin du mois de mars 1919 de la réunion de la Vereinigung für nationale und soziale Solidarität, créée par Heinrich von Gleichen, et de la Verein Kriegerhilfe Ost, patronnée par le général d'état-major von Willisen. Il se dénomme d'abord I-Klub (Heinrich von Gleichen, qui prête au club son appartement, habite Potsdamer Privatstrasse 121 i), puis, après le 28 juin 1919, date de la signature du traité de Versailles — dont l'inopportune dureté souleva l'indignation des milieux nationaux allemands —, il prend officiellement le nom de Juni-Klub ou « Club de Juin ». Fin 1920, il s'installe dans un immeuble qui deviendra vite célèbre, au numéro 22 de la Motzstrasse, à Berlin-Moabit, immeuble qui est également le siège du Volksdeutscher Klub de Karl Christian von Loesch et qui abritera par la suite bien d'autres associations et journaux. Son symbole est l'Anneau — ce Ring qui évoque peut-être le souvenir de Wagner (53). C'est autour de ce groupe de la Motzstrasse, animé par Moeller van den Bruck, que va se développer l'un des pôles les plus représentatifs du courant néoconservateur ou « jeune-conservateur » (jungkonservativ) de la Révolution conservatrice (54).

Dès ses débuts, le Juni-Klub est dirigé par un triumvirat comprenant Arthur Moeller van den Bruck, Heinrich von Gleichen et Eduard Stadtler. Mais ces deux derniers sont en fait surtout des organisateurs. Dans le groupe, c'est Moeller qui représente véritablement le travail des idées ; c'est lui qui en est l'âme et le cœur — le « roi secret » (heimlicher König), pour reprendre l'expression de son ami Max Hildebert Boehm -, jouant ainsi, chez les jeunes-conservateurs, un rôle qui n'est pas sans évoquer celui d'Ernst Jünger chez les nationaux-révolutionnaires.

Heinrich von Gleichen-Russwurm (1882-1959), aristocrate de Thuringe et descendant direct de Schiller, a été pendant la guerre le secrétaire de l'Association des universitaires et des artistes allemands. Il a aussi appartenu à la Fichte Gesellschaft von 1914 et a fondé, en octobre 1918, la Vereinigung fur nationale und soziale Solidarität, dont les membres ont rejoint le Juni-Klub dès sa fondation. Très lié au milieu de la grande industrie, assurément moins révolutionnaire que Moeller, c'est surtout à partir de 1924, au sein du Herrenklub, qu'il sera appelé à jouer un rôle dans le personnel politique de Weimar. Eduard Stadtler, lui, est un ancien dirigeant du mouvement de jeunesse du Zentrum (le parti catholique). Né en Alsace en 1886, fait prisonnier par les Russes en 1917, il est resté en URSS après la signature du traité de Brest-Litovsk, comme directeur du bureau de presse de l'ambassade d'Allemagne à Moscou. Revenu peu après en Allemagne, il a quitté le Zentrum en raison de sa très vive opposition à Matthias Erzberger, leader de l'aile gauche du parti, et a fondé, fin novembre 1918, à la suite d'une conférence tenue au domicile de Friedrich Naumann, l'Antibolschewistische Bewegung (ou Antibolschewistische Liga). Cette « ligue antibolchevique », également animée par Hugo Stinnes, aspire à devenir une organisation de masse, mais son influence restera surtout cantonnée dans le Nord de l'Allemagne. Ses activités vaudront à Stadtler le surnom de « Dr Anti ». Quant à Max Hildebert Boehm (1891-1968), éditeur a partir de 1920 de la revue Die Grenzboten, c'est un originaire des pays baltes qui se passionne surtout pour le sort des Allemands de l'étranger. Son principal ouvrage, Das eigenständige Volk (55), fera l'objet d'une appréciation très élogieuse de la part de Theodor Heuss.

En dehors de Moeller, de Stadtler, de Heinrich von Gleichen et de Max Hildebert Boehm, les principaux membres du Juni-Klub sont l'écrivain Paul Fechter (1880-1958), que l'on retrouvera plus tard à la tête des services commerciaux du journal de Hugo Stinnes, la Deutsche Allgemeine Zeitung ; Rudolf Pechel (1882-1961), qui prend en 1919 la direction de la vénérable Deutsche Rundschau et devient de ce fait l'une des figures majeures de la vie intellectuelle à Berlin ; Walther Schotte, né en 1886, éditeur à partir de 1920 des Preussische Jahrbücher et de l'hebdomadaire Politik und Gesellschaft, qui deviendra l'idéologue du gouvernement von Papen ; l'historien catholique Martin Spahn (1875-1945), théoricien du corporatisme, ancien député du Zentrum en 1910-1912, passé ensuite au parti de Hugenberg ; Albert Dietrich, spécialiste des problèmes communistes à l'intérieur du Club ; l'économiste Wilhelm von Kries, auteur de Herren und Knechte der Wirtschaft (1931) ; le théologien protestant Friedrich Brunstäd (1883-1944), professeur de philosophie à Erlangen à partir de 1917 ; Karl Christian von Loesch, animateur du Volkdeutscher Club, auteur de Volk unter Völkern (1925) ; les publicistes Heinz Brauweiler, né en 1885, Hans Schwarz, né en 1890, et Gustav Steinbömer, dit Gustav Hillard (1881-1972), etc.

Le Club est également fréquenté par des hommes de tous les partis, ainsi que le signalent von Klemperer (56) et, après lui, Jean-Pierre Faye (57). Grâce aux relations de von Gleichen, on y voit aussi bien des nationaux-allemands, membres du Deutschnationale Volkspartei (DNVP), comme le comte Kuno von Westarp, Hans Erdmann von Lindeiner-Wildau, Oskar Hergt et Otto Hoetzsch, que des démocrates comme Friedrich Naumann et le sociologue Ernst Troeltsch, des membres du Zentrum comme Adam Stegerwald et le futur chancelier Heinrich Brüning, des sociaux-démocrates comme Otto Strasser (58) et August Müller, des communistes comme Fritz Weth, et aussi diverses personnalités, comme Franz von Papen, chancelier du Reich en 1932, Wichard von Moellendorf, sous-secrétaire d'État à l'économie en 1919, le comte Ulrich Brockdorff-Rantzau, futur ambassadeur d'Allemagne à Moscou, Hjalmar Schacht, président de la Reichsbank, Georg Bernhard, de la Vossische Zeitung, les économistes Hermann Schumacher et Franz Oppenheimer, l'écrivain Hans Grimm, auteur de Volk ohne Raum, le théoricien du Mouvement de jeunesse Hans Blüher, qui fit entrer au Club Gustav Steinbömer, le général von Seeckt, réorganisateur de la Reichswehr, Eduard Meyer, recteur de l'université de Berlin, le prince Karl Anton von Rohan, éditeur à partir de 1925 de l'Europäische Revue, etc.

Le 9 avril 1919, le Juni-Klub lance un hebdomadaire intitulé Das Gewissen (« La Conscience »). Ce titre répond à une intention précise : le nouveau journal entend être « la voix de la conscience, la voix, désintéressée et détachée, de la foi et de la tradition, qui parlera à tous les Allemands, quels que soient leur parti et leur classe sociale » (59). Il s'agit de combler un vide : « Le manque de conscience qui est le trait le plus remarquable de notre temps, ce manque de conscience nous domine ; il domine l'Europe ; il domine le monde. Partout, la conscience s'est évanouie et se tait » (60). À partir du 1er janvier 1920, le directeur du journal, Werner Wirths, cède la place à Eduard Stadtler, tandis que le titre devient simplement Gewissen. En peu de temps, le journal connaît une grande faveur auprès des milieux cultivés. Les collaborateurs de qualité y sont nombreux (61). Le 7 juillet 1920, dans une lettre adressée à Heinrich von Gleichen, Thomas Mann écrit : « Je viens tout juste de renouveler mon abonnement à Gewissen, journal que je souhaite suivre régulièrement et que je décris à tous ceux avec qui je parle de politique comme sans conteste le meilleur journal allemand ». En janvier 1922, Gewissen annoncera un tirage de 30 000 exemplaires. Un an plus tard, au pire moment de l'inflation, on avancera encore le chiffre de 10 000 exemplaires — chiffre non négligeable pour l'époque et, surtout, pour un journal de cette nature.

En fait, Gewissen doit tout à Moeller qui, comme d'habitude, écrit d'abondance, sous son nom ou sous divers pseudonymes, ou encore anonymement. C'est d'ailleurs lui, de toute évidence, qui fixe les orientations et détermine la ligne générale. Parallèlement, il continue à collaborer à d'autres publications, comme Die Grenzboten, Der Tag, Germania, Der Spiegel, la Deutsche Rundschau, la Norddeutsche Allgemeine Zeitung (plus tard Deutsche Allgemeine Zeitung), etc.

Enfin, dans le sillage du Club de la Motzstrasse apparaissent aussi des filiales. La plus importante est le Politische Kolleg, dirigé par Martin Spahn, alors professeur d'histoire à Cologne, qui est créé le 1er novembre 1920 sur le modèle de l'École libre des sciences politiques de Paris (62), fondée en 1872 pour surmonter la défaite militaire française. Université privée de formation et de recyclage, ce « collège politique » se veut une sorte de haute école « nationale politique », assez proche de la Hochschule fur Politik créée par Theodor Heuss. La plupart des néoconservateurs lui apportent leur concours. Moeller van den Bruck fait partie de sa section de politique étrangère, avec Stadtler et Walther Schotte (qui a été l'assistant du philosophe Wilhelm Dilthey). Une partie du financement est assurée — sans grand enthousiasme, semble-t-il — par des milieux proches de Hugenberg, auprès desquels Heinrich von Gleichen s'est entremis. Le Politische Kolleg formera au fil des années plusieurs dizaines d'étudiants, mais l'élection de Martin Spahn au Reichstag, en 1924, entraînera à partir de cette date un certain ralentissement de ses activités (63).

Comment caractériser ce mouvement jeune-conservateur, où l'on a pu voir « l'avant-garde intellectuelle de la droite » (64), mais dont les représentants se situent en fait « politiquement à droite et économiquement à gauche » (65) ? Pour répondre à cette question, il importe de bien saisir le sens et la portée que revêt ici le mot « conservateur ». C'est en effet dans l'entourage de Moeller van den Bruck, précise Armin Mohler, qu'a été fournie la définition de cet adjectif la plus typique de la Révolution conservatrice. On la trouve dans un discours d'Albrecht Erich Günther publié en 1931. «Avec Moeller van den Bruck, écrit Günther, nous entendons par le principe conservateur, non la défense de ce qui était hier, mais une vie fondée sur ce qui a toujours de la valeur » (66). « Cela veut dire, ajoute Mohler, que le conservateur ne vit pas seulement dans le futur, comme le progressiste, ni seulement dans le passé, comme le réactionnaire - il vit dans le présent en lequel, pour autant qu'il soit porteur de sens, le passé et l'avenir sont unis. La métaphore du Grand Midi transparaît sous ces phrases… » (67). On pourrait dire, à cet égard, que le courant jeune-conservateur occupe une sorte de place intermédiaire entre le courant völkisch et le courant national-révolutionnaire, qui l'un et l'autre pratiquent une surenchère tournée chez les premiers vers le passé et chez les seconds vers l'avenir.

Plus pondéré que d’autres tendances de la Révolution conservatrice, plus porté, du moins chez certains de ses membres, à un compromis avec le christianisme, ce courant met par ailleurs l’accent sur le caractère complexe des fondements nationaux et attache une grande importance à la formulation juridique de son point de vue. « Nous vivons tous pour léguer un héritage », écrit Moeller. Dans le cas de la nation allemande, cet héritage se confond en grande partie avec l'idée d'Empire (Reich), terme qui est en effet l'un des mots-clés de la mouvance jeune-conservatrice. Renvoyant en tout premier lieu au souvenir de l'empire romain-germanique du Moyen Age, cette notion acquiert toutefois, dans le discours politique des Jungkonservative, une portée beaucoup plus vaste. Ce qu'en retiennent ces derniers, c'est avant tout l'idée d'un équilibre entre l'un et le multiple, en l'occurrence entre l'unité de la construction politique impériale et l'autonomie des parties qui s'y trouvent associées. L'Empire, précise Armin Mohler, « ne désigne ni un État national homogène, habité par une entité ethnique harmonieuse, ni un conglomérat de peuples unis par l’épée d’un peuple de conquérants. Il se rapporte plutôt à une structure supra-étatique qui, pour ce qui est de son organisation, tout en étant soutenue par un peuple déterminé, laisse aux divers peuples et ethnies leur vie propre » (68).

Cette conception de l'idée ou de la pensée de l'Empire (Reichsgedanke) n’est pas antagonique de la démocratie. Les dirigeants du Juni-Klub ne se posent d'ailleurs pas comme des adversaires de principe de ce régime. De même qu'ils en tiennent pour un « socialisme allemand », ils cherchent plutôt à jeter les bases d'une « démocratie allemande », c'est-à-dire d'une démocratie conforme à la tradition de leur pays. Cette démarche visant à « nationaliser » une doctrine plutôt qu’à la repousser est chez eux très caractéristique. Moeller s’efforce lui-même d'esquisser une conception positive de la démocratie, en la définissant comme « la participation d’un peuple à son destin » (Anteilnahme eines Volkes an seinem Schicksal). Il rappelle que les anciens Germains, à travers l'institution du thing (assemblée populaire), mettaient déjà ce principe en application. « Nous commençâmes par être un peuple démocratique », souligne-t-il. Quand l'Allemagne devint une monarchie, ce principe ne fut pas essentiellement modifié, car « la démocratie n'est que le peuple lui-même ». La démocratie, en tant que principe, ne se confond donc pas nécessairement avec telle ou telle forme institutionnelle. « Ce qui fait la démocratie, écrit Moeller, ce n’est pas la forme de l’État, mais la participation du peuple à l’État. Aujourd’hui, le peuple réalise qu’on le prive de cette participation ; il commence ainsi à distinguer entre la république et la démocratie ». Moeller entend montrer par là que le seul suffrage universel ne suffit pas à fonder une démocratie, car il n’y a de véritable démocratie que lorsqu’existe pour chaque citoyen la possibilité de participer à la vie publique sans considération de classe, de fortune ou de rang. La même idée est également exprimée par Edgar J. Jung : « Une vraie démocratie existe lorsque le cercle au sein duquel sont recrutés les dirigeants est aussi large que possible, non quand le plus grand nombre de gens possible ont une voix dans la décision » (69). Les néoconservateurs mettent donc surtout l'accent sur le principe, non sur les institutions. Tout en acceptant la légitimité de la république de Weimar (ce qui n’est pas le cas de tous les auteurs de la Révolution conservatrice), ils ont plutôt tendance à lui reprocher d’être insuffisamment démocratique, c'est-à-dire de ne pas faire une place assez grande à la participation populaire. Comme Carl Schmitt, Moeller adhère aussi à l'idée de « démocratie dirigée » (geführte Demokratie), dite aussi « démocratie incarnée » (Jules Monnerot), tout en donnant une place essentielle à la notion d'autodétermination (Selbstbestimmung).

Le Juni-Klub entend par ailleurs n'avoir qu'une activité de type métapolitique. Il ne veut concurrencer aucun des partis ou mouvements existants, mais plutôt occuper par rapport à eux une position transversale. « En fait, dira Hans Schwarz, en partant de Moeller, on tendait [au Juni-Klub] à une position supérieure aux partis (…) Sans vouloir se constituer en parti, mais avec la volonté de prendre pied à l’intérieur des partis pour les assouplir, la Motzstrasse a réussi à acquérir une influence très considérable sur la politique au jour le jour. Sa forme extérieure rappelait en quelque mesure celle du club anglais. Les partis prenaient le cercle tout à fait au sérieux, à cause de leurs plus jeunes membres, mais ils tentaient en même temps d’en entraver, autant qu’ils le pouvaient, l’harmonie interne » (70).

Un exemple suffit à montrer le caractère très original d'une telle attitude. La signature du traité de Versailles souleva, on le sait, une vague d'indignation et de surprise en Allemagne. « Les pessimistes eux-mêmes croyaient que l'Allemagne n'aurait rien de pire à subir que la perte de certaines de ses colonies et d'une partie de la Lorraine » (71). Il fallut rapidement déchanter. Le camp national se borna alors à dénoncer le « coup de poignard dans le dos » (Dolchstoss) que les intrigues politiciennes auraient fait subir à l'armée durant les dernières années de la guerre. Moeller, lui, fait une analyse plus nuancée. Tout en partageant l'émotion de ses compatriotes, il pense que la défaite peut n'avoir pas été inutile — qu'elle peut leur servir de leçon, et même être transformée en victoire, car « un peuple n'est jamais perdu s'il comprend le sens de sa défaite » (72). Par la suite, il reviendra fréquemment sur cette idée qu'une nation qui a perdu la guerre n'est pas nécessairement une nation défaite, mais qu'il lui appartient plutôt, en méditant sur les causes de ce qui lui est arrivé, d'en tirer la source d'un renouveau. C'est, en somme, la leçon que le Renan de la Réforme intellectuelle et morale avait tiré de la défaite de 1870-71. « Les Allemands peuvent se considérer comme la nation victorieuse bien qu'ils aient été défaits », écrit Moeller à Hans Grimm le 20 janvier 1919.

D'après Max Hildebert Boehm, c'est autour de 1920 que le Juni-Klub connut sa « période la plus riche et la plus stimulante » (73). C'est à ce moment-là, en effet, que les membres du Club reprennent avec le plus de vigueur l'idée moellerienne d'une « révolte de la jeunesse » — mais d'une révolte pour l'autorité, et non contre elle (74) — , idée qui va bientôt se combiner avec celle d'une opposition entre les « peuples jeunes » et les « peuples vieux ». Max Hildebert Boehm parle ainsi du « front des jeunes » qu'il espère voir se constituer (75), tandis que Gewissen (76) adopte la maxime : Juvenum unio novum imperium...

En 1919, Moeller publie Das Recht der jungen Völker, ouvrage commencé pendant la guerre, mais qu'il n'avait pas encore achevé au moment de l'Armistice. Dans ce livre, dont la version finale développe le contenu d'un article paru sous le même titre dans la Deutsche Rundschau (77), Moeller s'adresse au président américain Wilson et lui propose de faire sortir les « peuples jeunes » vainqueurs de la guerre. Il essaie de montrer que le conflit mondial a été le produit du ressentiment des peuples « vieux » contre ces peuples « jeunes » dont ils enviaient la vitalité. Il pense que le Japon et l'Italie ont fait une erreur en soutenant les « vieilles » nations, alors que leur destin est du côté des pays « jeunes », parmi lesquels il place aussi la Finlande et la Bulgarie. L'Amérique s'identifiant à la civilisation et la Russie à la culture, écrit-il, seule l'Allemagne peut réaliser la synthèse de ces deux notions. En outre, seule une Allemagne que les puissances occidentales auront veillé à ne pas affaiblir pourra protéger ces dernières du danger bolchevik. Le rôle des Américains devrait donc être de s'allier aux Allemands - et celui du président Wilson, que Moeller veut gagner à sa cause, de défendre les intérêts communs des « peuples jeunes » à la conférence de Paris.

Il y a évidemment beaucoup de naïveté dans cette démarche. Prisonnier de son schéma de pensée, qui postule une solidarité de fait entre les « peuples jeunes », Moeller ne voit pas que l'intérêt des Etats-Unis ne les pousse nullement dans la voie où il souhaite les voir s'engager et que le « jeune peuple » américain auquel il témoigne sa sympathie (mais qu'il n'est jamais allé visiter sur place) a beaucoup plus en commun, ne serait-ce que pour des raisons historiques et géopolitiques, avec la « vieille » Angleterre qu'avec la « jeune » Allemagne. Au passage, il sous-estime aussi le déclin démographique de l'Allemagne, de même que la volonté de puissance du communisme russe. Mais à la faveur de cet écrit de circonstance, Moeller précise et approfondit des intuitions qui jusque là restaient chez lui encore un peu vagues. Il se prononce ainsi, en matière de démocratisation, pour une « progression vers de nouvelles formes historiques » (p. 45). Il dénonce à nouveau la montée des idées libérales, qui « ne favorisent que l'individu isolé, mais négligent le corps de la vie nationale » (p. 46). Un passage particulièrement intéressant est celui où il déclare que le meilleur moyen de combattre une idée est de la dépasser de l'intérieur, de la pousser à son terme jusqu'à ce qu'elle se renverse en son contraire : « Mais nous ne pourrons le faire que si nous soumettons les idées à un renversement de problématique. Nous écrirons encore une fois le mot “libéralisme” : comme liberté. Nous écrirons encore une fois le mot “démocratisme” : comme identité populaire. Nous écrirons de même le mot “socialisme” d'une tout autre manière : comme Etat ».

L’ouvrage paraît en plein milieu des controverses déclenchées par la parution du premier tome du Déclin de l’Occident, d’Oswald Spengler. Cette coïncidence n'est pas à négliger car, pour beaucoup, les thèses développées par Moeller vont apparaître comme une alternative, voire comme un « remède », à la fatale décadence annoncée par Spengler. Dans sa préface à la 3ème édition du Troisième Reich (1931), Hans Schwarz dira : «Moeller (...) montrait à l’Allemagne, derrière sa détresse politique actuelle, la possibilité d’une nouvelle structure. Et, à ce moment, il y eut en Allemagne une véritable résurrection. Désormais, nous ne nous sentions plus soumis à la loi du temps, comme les héros faustiens de Spengler. Ici, nous nous trouvions, au contraire, dans la stabilité de l’espace et découvrions, derrière la constitution atomique des peuples, de nouvelles perspectives spirituelles (…) Moeller nous enflamma. Car il atteignait l’honneur là où il cherchait la foi, tandis que Spengler l’avait atteint là où il pressentait la fin. Et peu à peu, toute une génération, encore étourdie par les vues grandioses de Spengler, se rangea du côté de van den Bruck ».

Début 1920, Spengler accepta d'ailleurs de venir confronter ses vues avec celles de Moeller devant les membres du Juni-Klub (78). Moeller consacra également au Déclin de l'Occident, ouvrage qui fut en général bien reçu dans les milieux néoconservateurs, une étude qui permet de voir clairement ce qui rapproche et ce qui distingue les deux hommes (79). Il y a entre eux des points de convergence évidents : ainsi la façon dont ils insistent l'un et l'autre sur l'antithèse culture/civilisation, l'importance qu'ils donnent au « prussianisme » comme modèle d'esprit de service (et aussi comme mélange d'autorité disciplinée et de volonté populaire), leur option commune en faveur d'un « socialisme allemand », leur refus d'un « biologisme » primaire. « Ils sont l'un et l'autre essentiellement des métahistoriens, qui cherchent, à la manière de Nietzsche, à définir le style des périodes historiques », observe Fritz Stern (80). Comme Spengler, Moeller proclame également le primat de la politique extérieure sur la politique intérieure. Mais les différences entre leurs approches n'en restent pas moins fondamentales. Moeller ne partage pas les idées de Spengler en matière d'histoire universelle et de morphologie des cultures. Il récuse toute analogie entre les cultures et les organismes vivants, et n'est pas convaincu par cette vaste succession de cycles culturels dont Spengler s'attache à dresser le tableau. Il n'aime pas le fatalisme qui s'en dégage et ne croit pas à l'inéluctabilité de la mort des cultures. On l'a déjà vu, Moeller est fondamentalement étranger à toute forme de pessimisme - même si le mot « optimisme », qu'il reprenait volontiers à son compte dans ses écrits de jeunesse, ne reçoit plus chez lui qu'une définition négative en raison de ses liens avec l'idéologie libérale. C'est donc à tort que l'on assimilerait les « peuples jeunes » dont parle Moeller à la phase initiale et créatrice des grandes cultures dans la morphologie spenglerienne, les « peuples vieux » correspondant à la phase terminale, où la culture se résoud en civilisation. Moeller souligne qu'aucun peuple n'est « jeune » ou « vieux » en soi. La « jeunesse » d'un peuple n'est pas non plus une question de chronologie « organique ». Un peuple est « jeune » ou « vieux » par la façon dont il se comporte dans le monde. Un peuple « jeune » est un peuple qui ne se laisse pas embrigader dans un ordre mondial, car il a pour lui l'enthousiasme, le volontarisme, la vitalité jaillissante. Un peuple « vieux », au contraire, est un peuple qui s'estime lui-même achevé, terminé. Significativement, Moeller reproche même à Barrès de fonder sa philosophie politique sur « la terre et les morts » ; il y voit « la philosophie de l'histoire d'une nation vieille », qui n'a plus d'autre ressource que de s'appuyer sur une tradition désormais close (81). Rompant avec la conception de l'histoire qui constitue l'épine dorsale du livre de Spengler, avec la manière spenglerienne de voir dans l'histoire la « logique du destin », il affirme comme Dostoïevski que l'histoire est avant tout « savoir de l'avenir ». Cela signifie que le destin ne peut être mis en équation : « Il y a toujours un commencement (...) L'histoire est histoire de ce qui ne se calcule pas ». On ne peut donc faire de parallèle entre les histoires singulières ou collectives : chaque événement est unique. Moeller ajoute que Spengler a écrit son livre dans la perspective d'une victoire allemande, et que c'est la raison pour laquelle il sous-estime les pouvoirs de la volonté humaine. A l'image du cercle, utilisée par Spengler, Moeller préfère celle de la spirale. Pour lui, il existe

toujours une possibilité de régénération de l'histoire, liée à la réappropriation de la longue durée historique et à la claire conscience d'un destin commun. « Partout, il y a renaissance lorsqu'un peuple jeune, créateur, capable de culture et d'art, entre en contact avec l'Antiquité et en prend connaissance », écrivait-il déjà dans Die Deutschen. Dans le passé, de telles renaissances se sont déjà produites (exemple de la fusion du plasma germanique et du carma romain, et de la naissance du style gothique lors de la « renaissance carolingienne »). Cela démontre qu'il existe dans l'histoire une « réversibilité différente » (Anderskehrbarkeit), qui s'oppose à la loi spenglerienne de l'irréversibilité (Unumkehrbarkeit) historique.

Moeller reproche également à Spengler d'inclure l'Allemagne dans la culture occidentale. Il récuse d'ailleurs la notion globale d'« Occident ». Historiquement, dit-il, l'« Occident » fut d'abord le monde gréco-romain, par opposition au monde germanique, puis l'Ouest européen « baroque », par opposition au centre austro-allemand « gothique », et enfin la France et l'Angleterre, par opposition à l'Allemagne et à la Russie. L'Allemagne n'est donc pas une nation « occidentale » - mais elle est en grand danger de le devenir. Moeller, selon qui « l'Est commence au Rhin », affirme que la plus grande menace qui pèse sur l'Allemagne, en raison de son voisinage avec la France, serait de « tomber à l'Ouest » - et qu'elle ne retrouvera au contraire sa vitalité qu'en s'opposant à un Occident fatigué (82). En tant que « pays du milieu », l'Allemagne est bien plutôt la Zentralnation par excellence, « seul fondement solide de l'équilibre européen », c'est-à-dire la nation la mieux placée pour activer en son sein la dialectique Est-Ouest. Dans le droit fil de la géopolitique de Ratzel, Moeller reprend ici le thème d'une Allemagne se posant en puissance organisatrice de cette Mitteleuropa dont un Constantin Frantz avait déjà préconisé la formation au XIXème siècle (83) et qu'un Friedrich Naumann avait appelé de ses voeux en pleine guerre mondiale (84). C'est en ce sens qu'il parle à de nombreuses occasions de la « mission européenne » de l'Allemagne, dans une optique tantôt fédéraliste, tantôt « impérialiste ».

En matière de politique étrangère, Moeller reste par ailleurs fidèle aux sentiments prorusses que fit naître chez lui la lecture de Dostoïevski. Entre ces deux « peuples jeunes » que sont l'Allemagne et la Russie, il existe, affirme-t-il, une « communauté de destin » (Schicksalsgemeinschaft). La nation allemande « prolétarisée » doit comprendre que son salut ne réside pas dans un arrangement avec des puissances occidentales, dans l'imitation servile d'un modèle libéral procédant de l'« hypocrisie française » ou de l'« affairisme anglo-saxon », mais dans une alliance avec les forces « neuves » et « intactes » de l'Est, dont les intérêts géopolitiques et spirituels correspondent étroitement avec les siens. Dans son introduction aux œuvres complètes de Dostoïevski, Moeller écrit : « Après avoir si longtemps regardé vers l'Occident, au point de tomber sous sa dépendance, l'Allemagne doit se tourner vers la spiritualité russe et y chercher l'indépendance. Nous devrons cependant veiller à ce que l'Est ne devienne pas un danger : apprenons à le connaître tout en gardant nos distances. Attendons d'avoir retrouvé notre souveraineté intellectuelle avant de pouvoir nous enrichir de l'esprit russe. En attendant, nous partageons le même sort que la Russie » (85). Comme l'avait compris Henri le Lion dès le XIIe siècle, l'avenir de l'Allemagne est à l'Est.

Sur ce point, la révolution de 1917 n'a pas fondamentalement modifié les idées de Moeller, qui pense que la « Russie éternelle » l'emportera bientôt sur les doctrines « importées » auxquelles elle paraît s'être donnée. Au marxisme « sans patrie », Moeller oppose d'ailleurs le bolchevisme, qui « n'est que russe ». Au lendemain du traité de Versailles, le slogan de Gewissen devient : « Pas d'ennemi à l'Est ». En 1921, l'ex-animateur de la Ligue antibolchevique, Eduard Stadtler, n'hésitera pas à interpréter la « victoire de Lénine » sur les interventionnistes alliés en 1917 comme une « victoire du peuple russe sur nos ennemis ». Moeller, de son côté, affirme que si l'Allemagne et la Russie ne se rapprochaient pas, il y aurait alors un grand risque que la Russie et la France s'entendent à son détriment — prévision que l'alliance franco-soviétique de 1935 paraîtra justifier. C'est la raison pour laquelle il combat ceux qui, à l'intérieur du camp national, refusent l'« orientation à l'Est ». En octobre 1921, par exemple, il dénonce la suggestion de Ludendorff d'une « croisade internationale » contre l'Union soviétique : « Aucun travailleur allemand ne se battra contre la Russie ni ne permettra qu'une telle guerre ait lieu » (87). L'année suivante, il accueille avec faveur le traité de Rapallo (88). Il rapporte également l'avertissement de Lloyd George, selon lequel une « Allemagne en colère » (angry) pourrait bien armer une « Russie affamée » (hungry)... (89).

Cette interprétation assez idéaliste, assimilant l’URSS de Lénine à la Russie de Dostoïevski, n’est pas si éloignée de la Realpolitik que pratique alors la jeune république de Weimar par l’intermédiaire d’un Brockdorff-Rantzau, d’un Seeckt ou d’un Malzahn. On sait que dès juin 1919, le comte Brockdorff-Rantzau, ministre des Affaires étrangères, a envoyé sa lettre de démission au gouvernement Ebert. Quelques mois plus tard, le général von Seeckt a cherché à établir des liens entre la Reichswehr et l’Armée rouge, dans l’espoir d’échapper au diktat de Versailles. L’Ostorientierung est alors à l’ordre du jour. Cette orientation, à droite, sera poussée à l'extrême par les tenants du « national-bolchevisme » allemand. Toutefois, on ne saurait assimiler le point de vue de Moeller à celui des nationaux-bolcheviks. Tandis que ces derniers, qui croient fréquemment à la primauté de la politique intérieure (au rebours de l’opinion jungkonservativ), sont prêts à accepter le communisme pourvu qu’il s’exprime sous une forme « nationale », Moeller se borne à penser que cette doctrine, vis-à-vis de laquelle il continue de manifester une hostilité farouche, n’exercera sur la Russie qu’une influence passagère. L’Union soviétique, à ses yeux, continue d'être avant tout la Russie. Derrière les rationalisations du discours marxiste, il perçoit les mêmes forces et les mêmes faiblesses, la même tendance mystique à la « communauté de souffrance » que l'on observait déjà dans la Russie traditionnelle. Il montre comment Lénine a remplacé le Christ dans les imaginations populaires. Il parle du « Potemkine éternel » de ces Russes qui, sous les tsars, construisaient des villes commerçantes avant même que le commerce fût développé, et qui, sous le bolchevisme, n'ont pas hésité à installer des usines dans la steppe. Bref, là où les nationaux-bolcheviks portent un jugement politique, il porte d’abord un jugement historique, toujours fondé sur la conviction d'une persistance des « styles » nationaux. Et en même temps, il perçoit la contradiction profonde de l’âme russe, toujours partagée entre ses aspirations « orientales » et « occidentales ». Pensant que la Russie est sans doute fondamentalement orientée vers la Sibérie et l’Asie (90), il affirme que la construction d'un empire russe tourné vers l'Occident a été une « erreur spirituelle » et que la Russie est avant tout une puissance terrienne et continentale : « Un marin russe est une contradiction en soi ».

C'est dans ce contexte qu'en 1923, un singulier dialogue va se nouer entre Moeller van den Bruck et le communiste Karl Radek. L'Allemagne est alors en pleine crise. L'occupation franco-belge de la Ruhr, décidée par Poincaré, qui entend satelliser la rive gauche du Rhin et, en même temps, faire respecter les clauses du traité de Versailles visant à affaiblir l'industrie allemande, coïncide avec une terrible poussée d'hyperinflation. Le 9 mai, un jeune nationaliste ancien membre des corps-francs, Albert Leo Schlageter, est condamné à mort pour faits de résistance par un conseil de guerre français réuni à Dusseldorf ; il sera fusillé le 26 mai. (Schlageter deviendra un martyr pour le camp national, et d'innombrables livres et brochures lui seront consacrés). Parallèlement, le parti communiste allemand (KPD) s'inquiète de voir se créer au sein des classes moyennes travaillées par le nationalisme un mouvement de masse qui lui échappe. Dès le 13 février, un article de la revue théorique du Komintern, Die Internationale, invite les communistes allemands à « tirer tout le parti possible de la vague nationaliste ». Le 18 avril, dans le même journal, Thalheimer assure qu'il appartient à la révolution prolétarienne de parachever l'oeuvre de Bismarck en réalisant l'Anschluss de l'Autriche, et il précise que cette tâche doit être accomplie en liaison « avec la petite bourgeoisie et le semi-prolétariat ». Le 17 mai, la direction du KPD adopte une résolution qui distingue les nationalistes « à la solde du capital » et les « petits bourgeois fourvoyés ». Le 20 juin, enfin, Karl Radek, messager de Lénine, membre du comité central du PC soviétique et spécialiste des questions allemandes auprès de l'Internationale, prononce un discours historique (« Leo Schlageter, der Wanderer ins Nichts ») devant l'exécutif élargi du Komintern, dans lequel il pose aux milieux nationaux allemands la question suivante : « Contre qui le peuple allemand entend-il combattre : contre le grand capital de l’Entente ou contre le peuple russe ? Avec qui voulez-vous faire alliance ? Avec les ouvriers et travailleurs russes pour nous libérer, ensemble, du joug du grand capital de l’Entente, ou avec l’Entente capitaliste pour réduire en esclavage les peuples allemand ou russe ? » « Nous croyons, ajoute-t-il, que la grande majorité des masses qui professent des sentiments nationaux n'appartient pas au camp du capital, mais au camp du travail ». Enfin, évoquant le sort tragique de Schlageter, il affirme : « Le destin de ce martyr du nationalisme allemand (...) a beaucoup à nous dire, à nous et au peuple allemand ! » On donnera à cette nouvelle (et brève) orientation de la KPD le nom de « ligne Schlageter ».

Du côté nazi, la réaction est immédiatement négative : l'organe du parti hitlérien met en garde contre les « chefs communistes qui, dissimulés derrière le nouveau masque de l'amour de la patrie, veulent entraîner le mouvement völkisch dans la direction du judéo-national-bolchevisme » (91). Un double dialogue s'engage, au contraire, d'une part entre Radek et Moeller, de l'autre entre Paul Fröhlich, membre du comité central de la KPD, et le comte Ernst von Reventlow. A la question posée dans le discours de Radek, dont il publie le texte intégral dans Gewissen, Moeller répond au mois de juillet par trois articles (92). Il y souligne l'importance des propos tenus par Radek et réaffirme sa conviction que l'Allemagne doit « s'appuyer sur la Russie ». Cependant, il regrette que Radek s'en tienne à une analyse de la situation en termes de lutte des classes et lui reproche de ne pas voir le caractère proprement révolutionnaire d'un nationalisme allemand qui entend s'inspirer des exemples de Frédéric II, de Bismarck et de la guerre de libération contre Napoléon. Il rejette donc la proposition faite par Radek, qu'il juge purement « annexionniste » et, de surcroît, non représentative de l'opinion officielle soviétique. Moeller fait preuve ici de réalisme. Il ne fait pas de doute, en effet, que pour la KPD, la « ligne Schlageter » répond essentiellement à des considérations tactiques et vise, avant tout, à diviser le camp national (93). Mis en accusation par l'Internationale en même temps que le groupe de Trotsky, Radek sera lui-même éliminé du PC soviétique dès 1927. Par la suite, il figurera parmi les accusés du deuxième grand procès de Moscou (94). L'affaire restera donc sans suites. Le dialogue entre Moeller et Radek, qui répondit à Gewissen dans les colonnes de la Rote Fahne, n'en fit pas moins sensation. Il permet de constater que les jeunes-conservateurs, fermes au niveau des principes pour ce qui est de l'« orientation à l'Est », étaient aussi capables, dans des situations concrètes, de ne pas se nourrir d'illusions.

Vis-à-vis du nazisme naissant, Moeller van den Bruck a par ailleurs pris entre-temps fermement ses distances. Au printemps de 1922, Hitler prend la parole devant le Juni-Klub, lors d'une soirée organisée par Rudolf Pechel. Il est accueilli plutôt fraîchement. Selon un témoignage de Max Hildebert Boehm, Heinrich von Gleichen quitte ostensiblement la salle en plein discours. À la fin de la séance, une brève discussion réunit Moeller, Pechel, Hitler et Lejeune-Jung (qui sera exécuté en 1944 pour sa participation au complot du 20 juillet). Hitler, apparemment impressionné par Moeller, lui déclare : « Vous possédez tout ce qui me manque. Vous élaborez l'outillage intellectuel pour le renouveau de l'Allemagne. Je ne suis qu'un tambour et un rassembleur. Travaillons ensemble ! » Mais Moeller reste sur la réserve. À la proposition de Hitler, il fera répondre par un simple service gratuit de Gewissen. Une fois le chef de la NSDAP parti, il lance à Pechel, qui le rapportera dans ses mémoires : « Ce gars ne comprend vraiment rien ! » (Der Kerl begreift's nie !) (95). L'année suivante, lors du putsch de la Feldherrnhalle de novembre 1923, le cercle de la Motzstrasse porte un jugement sévère sur l'entreprise. L'éditorialiste anonyme de Gewissen — probablement Moeller — parle de « crime imbécile » (Verbrechen aus Dummheit) et décrit Hitler comme guidé par le « primitivisme prolétarien » (96). Moeller, dès lors, n'aura plus aucun contact avec l'agitateur bavarois.

Les idées de Moeller ne recoupent pas non plus, loin de là, celles qui s'expriment dans d'autres secteurs de la Révolution conservatrice ou du milieu national allemand. Hostile à l'activisme, Moeller fut par exemple l'un des rares, après l'assassinat de Walther Rathenau par des membres des corps- francs (97), à interpréter cet attentat comme « une confirmation du manque de sens politique (Politiklosigkeit) allemand ». Assez indifférent vis-à-vis de l'idéologie « soldatique », nourrie par l'expérience du front, qui caractérise le courant national-révolutionnaire, il pense que l'Allemagne doit faire la synthèse des valeurs masculines et féminines et ne pas se couper des « forces féminines, sensibles, créatrices » (99). Sur le plan religieux, il a très tôt exprimé son antipathie pour le christianisme, qui, dit-il, « n'est une religion vraie que pour être une politique fausse ». « Son histoire n'a été que l'histoire de sa corruption », écrivait-il déjà dans Die Deutschen (100). L'Eglise catholique, selon lui, a fait faillite depuis la Réforme. Le luthéranisme, au contraire, a au moins permis à la conscience nationale allemande de s'affirmer, en dotant l'Allemagne d'une philosophie et d'une musique qui lui étaient propres : Bach et Leibniz aboutissent à Herder. Cependant, même vis-à-vis de la religion réformée, qui jouit alors d'un vif prestige chez la plupart des néoconservateurs, il reprend les critiques formulées par Nietzsche et Lagarde. Au vrai, ce qui l'intéresse dans la religion, ce sont les sentiments qu'elle peut susciter et les actes qu'elle inspire. Le mot « métaphysique », chez lui, se rapporte d'ailleurs toujours à une volonté obstinée qui, négligeant toute considération « raisonnable », tire sa force d'une conviction tendue vers une transformation du moment présent. En fin de compte, il reste fidèle à l'opinion de sa jeunesse : « Il ne reste que Dieu - même si nous savons qu'il n'existe pas ».

Mais c'est aux courants völkisch qu'il s'oppose le plus nettement. Sur le rôle de la race, en particulier, il n'a cessé de multiplier les mises au point (101). Aux théoriciens völkisch qui font le plus grand usage de ce terme, il reproche d'abord d'utiliser un concept inadéquat du point de vue historique, puis de confondre « race « et « peuple », et finalement de tomber dans un matérialisme biologique postulant que l'homme s'explique tout entier par ses caractères anatomiques ou « zoologiques ». Dès sa jeunesse, critiquant Chamberlain, il affirmait qu'historiquement parlant, la nation a remplacé la race. Il admet maintenant que les peuples ont probablement des « racines ethniques », et que les races ont pu jouer un rôle dans la formation des populations préhistoriques (il cite sur ce point Gobineau). Il reconnaît aussi que le mythe de la race a pu contribuer à l'éclosion ou à la consolidation de la conscience nationale. Mais il ajoute que la race n'est plus, depuis longtemps, un critère opératoire ou pertinent - qu'elle s'est « désintégrée » au fur et à mesure qu'apparaissaient les nations historiques. Avec son sens habituel de la formule, il résume ce point de vue en quelques mots : « Les races furent. Les peuples sont » (Rassen waren. Völker sind). De même qu'il récuse le pessimisme spenglerien, il rejette également le déterminisme inhérent à la conception « raciale » de l'histoire. Il défend le caractère bénéfique de certains croisements raciaux, dont la Prusse lui semble être un exemple convaincant, et présente le racisme comme une « utopie rétrograde » qui ne peut aboutir qu'à diviser les nations (102). Il ajoute qu'il est ridicule de rechercher dans les nations modernes des traces de « pureté raciale » (Rassereinheit), notion « anhistorique et fictive », à laquelle il oppose celle d'une « unité de la race » (Rasseeinheit) résultant de la lente émergence d'une conscience commune. La nation, souligne-t-il, est toujours la somme de son histoire, et cette histoire est le résultat de facteurs politiques, culturels et sociaux, non de facteurs « biologiques ». L'opposition qu'il fait lui-même entre « peuples jeunes » et « peuples vieux » est d'ailleurs incompatible avec une interprétation « raciale ». Moeller accuse aussi ceux qui parlent de « race aryenne » de noyer les spécificités nationales dans un concept vague et brumeux : les traits fondamentaux du peuple allemand, dit-il, ne sont pas « aryens », mais allemands. En 1924, dans un article qui scandalisera quelques uns de ses lecteurs, il distingue « races biologiques » et « races de l'esprit ». « L'appartenance raciale spirituelle, écrit-il, obéit à d'autres lois que l'appartenance raciale biologique. La conception de la race ne doit pas aboutir à une problématique allemande où l'on excluerait pour des raisons biologiques des gens qui appartiennent à une race pour des raisons spirituelles » (103). Moeller est encore éloigné des Völkische par son indifférence relative pour le monde rural, et par son refus de reprendre à son compte la critique classique de la grande ville. Enfin, il s'avoue peu intéressé par les « vieux Germains ». « Il est inexact et inutile de parler de nous comme des Germains, déclare-t-il. Nous sommes des Allemands d'Allemagne, et des Allemands nouveaux ». Et encore : « Nous fûmes des Germains, nous sommes des Allemands, nous serons des Européens ». Strasser, qui rapporte ce mot, ajoute : « Hitler ne l'a jamais compris » (104).

En 1922, Moeller dirige, avec Heinrich von Gleichen et Max Hildebert Boehm, la publication d'un livre collectif, Die neue Front, qui associe quelque trente-huit auteurs, membres du Juni-Klub ou proches de lui, et dans lequel on a pu voir, non sans raison, le « véritable programme des Jungkonservative » (105). L'ouvrage est également distribué aux membres de la Fichte Gesellschaft von 1914 (devenue depuis février 1921 la Fichte Gesellschaft e.V.). Moeller y fait paraître, en début de volume, un texte intitulé « Par le libéralisme, les peuples vont à leur ruine », qui va constituer peu après l'un des chapitres les plus remarqués de son nouveau livre, Das Dritte Reich (106).

Un an plus tard, en effet, c'est la sortie en librairie du livre le plus important et le plus célèbre de Moeller van den Bruck : Le Troisième Reich. Le plus équivoque aussi, en raison d'un titre qui a donné lieu à des interprétations rétrospectives parfaitement incongrues. En réalité, le « Troisième Reich » dont parle Moeller n'a évidemment rien à voir, ni idéologiquement ni chronologiquement, avec le régime installé en Allemagne à partir de 1933. On peut même penser, comme l'a écrit Hans Schwarz, que ce sont au contraire « les nationaux-socialistes [qui] se sont emparés de l'expression de Troisième Reich » en raison même de la popularité que lui avait value l'ouvrage de Moeller (107). Dans son livre, dont la plupart des chapitres ont déjà paru dans Gewissen, Moeller prononce lui-même une solennelle mise en garde. « Le peuple allemand, écrit-il, n'est que trop enclin à se laisser aller à ses illusions. L'idée du Troisième Reich pourrait bien devenir la plus grande des illusions qu'il lui soit possible de se faire. Le peuple allemand s'y abandonnerait-il que son attitude serait foncièrement allemande. Mais elle pourrait aussi causer sa perte ». Hans Schwarz ajoutera, en 1931 : « Ce livre n'a pas été compris comme il mériterait de l'être. Les politiciens l'ont aussi peu que possible mis à profit, mais le coeur des événements les met en péril et les contraint aujourd'hui à chercher des remèdes. Pour tous ceux qui le cherchent, le "Troisième Reich" a des propriétés miraculeuses ».

Moeller a d'ailleurs longuement hésité sur le titre de son livre. Il a d'abord pensé l'intituler Der Dritte Partei (« Le troisième parti »), tandis que Max Hildebert Boehm lui proposait Der Dritte Standpunkt (« Le troisième point de vue ») ou Der Dritte Standort (« La troisième voie »). Finalement, il s'est arrêté sur Das Dritte Reich, formule déjà popularisée au sein de la jeunesse bündisch. Cette hésitation est révélatrice. Elle confirme que, comme l'a bien souligné Denis Goeldel, dans le syntagme « Troisième Reich », c'est le premier terme, non le second, qu'il importe de retenir. Comme beaucoup d'autres théoriciens de son époque, Moeller souhaite en effet dégager dans le champ idéologico-politique une « tierce voie » qui se situe à la fois à mi-chemin et au-delà du capitalisme libéral et du marxisme. Dans ses écrits, il parle d'ailleurs tantôt de « troisième plan idéologique » (dritte Anschauung), tantôt de « troisième point de vue ». C’est dans le dernier chapitre de son livre qu'il explicite son son choix final : « Le troisième parti veut le Troisième Reich. Il est le parti de la continuité de l’histoire allemande. Il est le parti de tous les Allemands qui veulent conserver l’Allemagne au peuple allemand... Nous devons avoir la force de ne pas renier tous les contrastes que nous portons en nous du fait de notre histoire, mais de les reconnaître et de nous y associer ». La notion de dritt, chez Moeller, implique donc bien « l'idée de synthèse, de résolution des contradictions, non par une action sur les contradictoires, mais par l'élévation de ceux-ci à un plan supérieur - dritte Ebene - où les contradictions se résolvent d'elles-mêmes dans une sorte de synthèse magique » (108). Dans une démarche qui n’est pas sans rappeler la synthèse-dépassement hegelienne, Moeller veut dégager les contraires relatifs, les symétriques antagonistes, afin de faire apparaître des concepts nouveaux, résultant de la conciliation des contraires : tertium datur. Le Troisième Reich, pour lui, c'est d'abord l'« Empire de la synthèse », qui résume tout en lui-même (Zusammenfassung). C’est la « croyance au triple » — le thinking in third dont parle Fritz Stern (109). Dans cette optique, l'idée d'une « troisième voie » fournit le fil conducteur d'une réflexion analogique mêlant des considérations d’ordre historique, idéologique et géopolitique : le « troisième parti » veut le « Troisième Reich », tout comme l'Allemagne, en tant que « pays du milieu », a vocation à constituer une « troisième force » au centre du continent, en même temps qu'un creuset où l'Est et l'Ouest se transcenderaient et s'activeraient mutuellement. L'Allemand, en somme, est appelé à « totaliser tous les termes opposés » (Goeldel).

Cette idée d'un « Troisième Reich » renvoie également à un arrière-plan plus lointain. On la retrouve en effet au Moyen Age, avec la prophétie millénariste du moine calabrais Joachim de Flore (v. 1130-1202), selon qui le « troisième Empire » (Tertium Regnum) sera celui de l'Esprit-Saint, succédant ainsi au « premier Empire » du Père et au « second Empire » du Fils. Une image analogue sera reprise au XIXème siècle par Constantin Frantz, l'adversaire conservateur-fédéraliste de Bismarck, lorsqu'il appellera de ses voeux une unité politique transcendant l'opposition de la société et de l'Etat (« et ce tiers supérieur, nous l'appelons Empire »). C'est pourquoi, dès la fin de la Première Guerre mondiale, l'expression devient d'un usage courant dans la Révolution conservatrice. En 1919, dans Le déclin de l'Occident, Spengler écrit : « Le Troisième Reich est l'idéal germanique, une aurore éternelle, à laquelle tous les grands hommes depuis Dante jusqu'à Nietzsche et Ibsen ont relié leurs existences » (110). En 1921, Thomas Mann voit dans l'idée d'un Troisième Reich une « idée synthétique [qui] s'est élevée depuis quelques décennies à l'horizon du monde ». On retrouve la même expression, dans une acception spirituelle et métaphysique, chez Stefan George (111).

Fidèle à sa méthode, Moeller voit d'abord dans l'idée d'un Troisième Reich un principe à valeur de mythe, une « pensée de conception du monde » (Weltanschauungsgedanke). Il y ajoute une mise en perspective historique. Le premier Reich fut celui de la renaissance carolingienne — mais les empereurs romains-germaniques se suicidèrent politiquement au seul profit des papes et de Rome. Le second Reich, celui de Bismarck, tomba dans le même travers : il s'attacha à fonder un « État allemand de race allemande » au lieu de s'employer à faire naître un « Empire allemand de style prussien ». Le Troisième Reich dont Moeller souhaite l'avènement ne se rapporte pas aux deux autres dans le sens de la continuité ou de la discontinuité, de la réversibilité ou de l'irréversibilité. Il ne représente même pas un aboutissement particulier, car son rang ne préjuge pas de sa valeur. En revanche, comme les précédents, il s'apprécie au travers d'une opposition : le Troisième Reich s'opposera à la « civilisation » occidentale, tout comme le premier s'est opposé à la « culture » antique et le second à la « beauté » italienne, dès l'instant où celles-ci eurent perdu leur puissance créatrice. Oeuvre de la volonté d'un « peuple jeune », le Troisième Reich sera comme ce dernier une réalité essentiellement dynamique, riche en possibilités nouvelles, et donc toujours inachevé. « Le nationalisme allemand combat pour le Reich final, écrit Moeller. Il est toujours désiré. Et il ne sera jamais accompli. C'est là la perfection qui ne saurait être atteinte que dans l'imperfection » (p. 324) (112).

Das Dritte Reich est écrit dans un style assez vif, parfois pamphlétaire, avec des passages particulièrement denses — et une langue souvent influencée par l'expressionnisme. Moeller, dit Edmond Vermeil, y « expose ses thèses avec une simplicité fervente qui tranche sur la lourdeur compacte de Spengler, sur la complexité de Rathenau, les subtilités de Thomas Mann et le ton parfois ésotérique de Keyserling. Ses adjurations ont cette vigoureuse sincérité qui gagne les cœurs ». Le livre se compose de huit chapitres, comportant, en sous-titre, une phrase à valeur de Leitmotiv : Révolution (« Nous voulons gagner la révolution ») — Socialisme (« Chaque peuple a son propre socialisme ») — Libéralisme (« Par le libéralisme, les peuples vont à leur ruine ») — Démocratie (« La démocratie, c'est la participation d'un peuple à son destin ») — Prolétariat (« Est prolétaire qui veut être prolétaire ») — Réaction (« On peut revenir sur la politique, mais non sur l'histoire ») — Conservatisme (« Le conservatisme a pour lui l'éternité ») — Troisième Reich (« Nous devons avoir la force de vivre dans les contradictions »).

Mêlant de façon constante les propos théoriques à portée générale et des analyses de la situation allemande du moment, l'ouvrage vise surtout à façonner les esprits en éveillant des sensibilités. « Le sens esthétique et la sensibilité à fleur de peau de l'auteur, remarque Günter Maschke, l'amènent à concevoir la politique selon des principes qui n'ont, en eux-mêmes, rien de politique. Moeller récuse et combine à son gré idéologies, structures et intérêts au profit d'une idée purement esthétique de la nation » (114). Convaincu que chaque peuple possède une âme toujours prête à s'incarner sous des formes nouvelles, Moeller appelle de ses vœux un « tourbillon révolutionnaire » à la faveur duquel le peuple allemand se réapproprierait ses valeurs propres, étouffées par le décadentisme et le rationalisme occidental. Mais il souligne que ce tourbillon ne se produira pas tout seul. Sentiment que Thierry Maulnier résume assez bien dans sa préface à l'édition française : « La vie est un bien qui s'achète, et qui s'achète cher : c'est à nous d'assurer la nôtre, et non à nos voisins. Finissons-en avec la politique de panique, avec la politique de petits bourgeois qui prétend nous assurer la possession sans risques de ce que le destin des peuples est d'acquérir et de maintenir avec des risques constants. La seule sécurité qui soit digne de nous est celle que nous nous assurons à nous-mêmes (…) Il ne vaut pas la peine qu'un peuple vive, s'il vit par aumône ou par protection » .

Moeller veut donc dépasser les oppositions du moment et, comme le dira Hans Schwarz, « former des hommes provenant de camps différents ». Pour ce faire, la politique doit être débarrassée de tout ce qui ressemble, de près ou de loin, à un affrontement entre groupes d'intérêts. La politique doit cesser d'être « politicienne ». Les intérêts doivent céder le pas aux valeurs. Mais les partis existants sont bien incapables d'effectuer une telle mutation. Aussi Moeller, dans une lettre adressée à von Gleichen qui constitue la préface du livre, rappelle-t-il leur commune conviction « que toute la misère de la politique allemande provient des partis » : « Si nous devons périr, c'est par les partis que nous périront ». Or, on ne peut « briser les partis » qu'en « se basant sur une conception du monde ». C'est donc cette conception, cette vue-du-monde que Moeller propose « aux Allemands de tous les partis », en adoptant « un troisième point de vue» qui s'appuie sur l'idée d'un Troisième Reich — « conception historique qui s'élève au-dessus de la réalité ».

Pour Moeller, comme pour Dostoïevski, l'ennemi numéro 1, c'est évidemment le libéralisme. Contre l'idéologie des « Lumières », qui a généralisé l'individualisme et l'axiomatique de l'intérêt, Moeller n'a pas de mots assez durs : « Le libéralisme a miné des cultures. Il a détruit des religions. Il a ruiné des patries » (p. 134). Avec lui, les peuples courent « à leur ruine » (p. 116). Moeller dénonce la raison (Vernunft) libérale, à laquelle il oppose l'entendement (Verstand) conservateur : « L'entendement est une force de l'homme, tandis que la raison en est plutôt une faiblesse » (pp. 269-270). Cette hostilité au libéralisme, présente chez Moeller dès le début du siècle, « vise avant tout le libéralisme en tant qu'attitude mentale » (Denis Goeldel). Elle découle aussi d'une conception générale de l'homme. Moeller ne croit pas que l'homme soit « naturellement bon » ni qu'il soit sur Terre pour rechercher rationnellement son « meilleur intérêt ». Cette dernière formule montre d'ailleurs que l'idéologie libérale n'est que la justification philosophique de l'économisme : « Le soupçon qui pèse sur le libéralisme est basé sur la tromperie qui consiste à justifier les intérêts par les idées » (pp. 133-134). Moeller s'en prend aussi au caractère « abstrait » et « dissolvant » du libéralisme, à la façon dont il désagrège les identités collectives et les corps intermédiaires. Il suffit au libéral, écrit-il, « qu'une génération de jouisseurs puisse succéder à une autre pour que le salut de l'humanité soit, selon lui, assuré — et en tout cas son bien-être personnel, ce qui lui importe avant tout (…) Le conservateur n'est pas dupe de ce charlatanisme. Il n'hésite pas à dire au libéral que, quoi qu'il entreprenne, il est dépendant des conditions de vie d'une communauté donnée. Il n'hésite pas à lui dire que lui, qui voudrait passer par-dessus tous les rapports obligatoires, ne fait que jouir de ce que d'autres ont préparé pour lui. Il n'hésite pas à lui dire que le libéralisme n'est que l'usufruitier d'un conservatisme qui l'a précédé » (pp. 257-258). Moeller montre ensuite qu'il existe un rapport étroit entre la pensée analytique et une idéologie qui fait de l'individu un absolu et se refuse à penser l'autonomie du social : « L'atomisme scientifique conduit à l'atomisation de la société » (p. 137). Par là, le libéralisme se démasque comme le véritable internationalisme. Il est l'idéologie qui tient pour rien l'existence des cultures et des peuples : « Le libéralisme prétend entreprendre tout ce qu'il fait pour le peuple. Mais en réalité, il élimine le peuple et le remplace par un je. Le libéralisme est l'expression d'une société qui n'est plus une communauté (…) Le libéralisme n'exprime pas une société organisée, mais une société déjà dissoute (…) Tout homme qui ne se sent plus membre d'une communauté est d'une certaine façon un libéral » (pp. 132-134). Enfin, égalitaire en son essence, le libéralisme ne fait que généraliser la médiocrité : « La nature du libéralisme est l'humanité moyenne, et ce qu'il veut conquérir n'est aussi que la liberté pour chacun d'avoir le droit d'être un homme moyen. Son idéal est l'embourgeoisement au lieu de l'ennoblissement, la vie banale au lieu de la vie exceptionnelle. Dans la vie psychique, il désire laisser-faire-comme-ça-veut ; dans la vie morale, tout comprendre et tout pardonner ; dans la vie économique, subir le préjudice pour le principe de la liberté commerciale ; dans la vie internationale, prêcher en phrases cosmopolitiques la fraternité des peuples et la guerre défensive exclusivement ».

Quant au marxisme, Moeller le combat, dans ses écrits, pour les mêmes raisons qu'il a naguère critiqué le « naturalisme », et par la suite le racisme : parce qu'il refuse le déterminisme et le matérialisme. « Marx pénétra la matière, écrit-il. Mais il est resté bloqué dans cette matière ». Aussi la conception matérialiste de l'histoire ne fut-elle, « comme son nom l'indique, qu'une conception de l'histoire de la matière » (p. 87). Certes, Karl Marx a bien défini le caractère de classe du XIXe siècle libéral et il a su dénoncer avec bonheur le caractère creux de l'idéologie bourgeoise. Mais il s'en est tenu à la surface des choses. Au lieu d'enquêter sur les causes profondes des phénomènes qu'il analysait, il a délibérément opté pour un matérialisme réducteur : « La conception matérialiste de l'homme, en ne s'occupant pas, d'abord, de l'homme, mais de l'économie, a tout simplement renoncé à l'histoire » (p.85). Tout comme les libéraux, Marx a cru que le ressort essentiel de l'esprit humain résidait dans la seule préoccupation matérielle. Il en a déduit que l'humanité ne se posait que les problèmes qu'elle pouvait résoudre : « Non. L'humanité ne s'est toujours posé que les problèmes qu'elle ne sait pas résoudre. C'est là sa grandeur ». Marx s'est arrêté aux « conditions de production » sans s'interroger sur le sens même de cette production. Il n'a pas compris que la bourgeoisie, avant de dépouiller le peuple de la plus-value de son travail, lui volait d'abord son âme. Pour Moeller, c'est au contraire dans le domaine spirituel que réside le fondement de la question sociale, et les prémisses de sa résolution. Non seulement, dit-il, l'économique est inférieur au spirituel, mais l'économie elle-même dépend du spirituel : « On reconnaîtra un jour que la grande indignité du XIXème siècle aura été d'avoir fait de l'estomac l'unique mesure de ce qui est humain » (p. 85). La transposition mécanique dans les sociétés humaines du concept darwinien de « sélection naturelle » est déjà une erreur. Mais la valeur opératoire de la théorie marxiste de la lutte des classes est encore plus faible. Elle a empêché Marx de comprendre qu'un peuple (Volk) tout entier peut aussi être opprimé par un autre peuple, et c'est pourquoi il est resté muet sur les grands conflits nationaux. Moeller donne l'exemple de l'Allemagne du traité de Versailles, nation « prolétarisée » dont les vainqueurs exploitent le travail comme des rentiers capitalistes. Aussi Moeller voit-il finalement en Marx le « destructeur spirituel (Zerdenker) de la structure économique européenne », et oppose-t-il au mot de Rathenau, selon qui « l'économie, c'est le destin », celui de Napoléon : « La politique est le destin » - cette politique qui est avant tout l'« art des priorités » (die Kunst des Notwendigen).

Moeller n'en récuse pas pour autant le socialisme. Il affirme même avec force que « chaque peuple a son propre socialisme » (115). Qu'est-ce en effet que le socialisme, sinon « le fait qu'une nation tout entière se sent vivre ensemble » ? A Marx déclarant que les travailleurs n'ont pas de patrie, Moeller répond au contraire qu'ils n'ont plus que cela : leur patrie. La résolution de la question sociale est donc indissociable d'une résolution de la question nationale. D'une part, la « socialisation » ne fait qu'un avec la « nationalisation » (Sozialisierung ist Nationalisierung) (116). De l'autre, il ne peut y avoir de justice entre les classes, à l'intérieur de la nation, s'il n'y a pas d'abord une justice entre les nations. Moeller répète qu'un peuple entier peut être victime d'une aliénation imposée par les autres. Ce n'est donc pas en professant l'internationalisme qu'on mettra fin à l'oppression, mais en permettant à chaque peuple de disposer librement de lui-même : « La révolution mondiale ne peut être réalisée que de façon nationale. Chaque nation a sa mission particulière (…) Nous ne croyons pas que cette révolution mondiale se réalisera selon les prévisions de Marx. Nous croyons plutôt qu'elle se réalisera selon les prévisions de Nietzsche. Ici comme partout, Marx et Nietzsche s'opposent » (p. 221).

Sous la dénomination de « socialisme allemand », Moeller entend, en même temps qu'une certaine forme de solidarisme au niveau de l'entreprise, une communauté de travail populaire organisée corporativement, qui n'est pas sans évoquer la « corporation propriétaire » (c'est-à-dire la corporation comme unité de production appartenant aux producteurs, ouvriers et techniciens) dont parlait Ugo Spirito au congrès de Ferrare de 1932 - et qui provoqua sa rupture avec le régime mussolinien. Ce « socialisme », dont Moeller ne précise pas autrement les contours, s'inspire aussi bien de Fichte, de List et de Stein, que des corporations médiévales. Moeller n'hésite pas à considérer comme un précurseur de ses thèses économiques le chef anabaptiste Thomas Münzer — revendiqué à l'autre bout de l'échiquier politique par Ernst Bloch — , qui périt décapité en 1525, au moment de la guerre des Paysans. Il va même jusqu'à voir dans les conseils ouvriers les héritiers de certains guildes du Moyen Age (117). « Les idées issues de la plus ancienne tradition et alliées à la plus récente compréhension du but à atteindre, écrit-il, voilà le socialisme allemand (…) Nous ne voulons pas accentuer les contrastes. Nous voulons qu'ils se complètent » (pp. 112-113). De même qu'il ne veut ni d'un émiettement de la nation ni d'un Reich hypercentralisé, mais un État à la fois organique et fédéral, ni d'une démocratie parlementaire ni d'une dictature, mais une véritable représentation populaire de la nation, Moeller ne se prononce en fin de compte ni pour l'économie de marché ni pour l'économie collectiviste planifiée, mais pour une économie « solidaire » ou « organique », à l'intérieur d'une « société d'états » (Ständegesellschaft). Ces « états » (Stände) remplaceraient les partis dans un système représentatif associant les corps fédéraux ou régions, les corporations politiques et les corporations économiques. La société deviendrait ainsi un ensemble de collectivités particulières (Verbände) jouissant chacune de la plus large autonomie (118).

L’une des premières tâches du socialisme allemand sera de mettre fin à la conscience prolétarienne. Pour Moeller, en effet, le prolétariat se définit moins comme un état matériel que comme un état spirituel : « Est prolétaire qui veut être prolétaire. Ce n’est pas la machine, ni la mécanisation du travail, ni le salariat qui font de l’homme un prolétaire, mais seulement la conscience prolétarienne » (p. 216). Les masses cesseront d’être prolétaires le jour où elles pourront intégrer dans leur existence d’autres valeurs que les valeurs économiques et marchandes - le jour aussi où elles cesseront d'avoir pour seule ambition de s'embourgeoiser à leur tour. Moeller veut donc « spiritualiser » le mouvement prolétarien. Il s’agit, comme toujours, de renverser les termes de la problématique : c’est seulement « par le détour des masses, écrit-il, que le tourbillon qui nous tirait par le bas projettera à nouveau dans le visible les valeurs de la nationalité ». Pour modifier la conscience prolétarienne, la révolution allemande devra lier la notion de propriété à celle de mérite, et détruire les oligarchies financières.

Mais la partie la plus intéressante du livre est probablement celle où Moeller s’efforce de cerner au plus près la définition du « conservatisme ». Ce qu’il s’agit de conserver, écrit-il, c’est ce qui, dans la vie des peuples, est indissociable d’un ensemble de valeurs qui subsistent à la fois au travers de tous les changements, mais aussi grâce à ces changements. Le principe de conservation n’est donc pas « la loi de l’inertie, comme on le croit communément, mais au contraire une loi cinétique d’après laquelle tout être grandit avec une continuité dont aucun ébranlement ne provoquera l’interruption » (p. 51). Dans un monde en perpétuel devenir, « conservation et mouvement ne s'excluent pas, mais s’appellent l’un l’autre. Et ce qui est en mouvement dans le monde, ce n’est pas la force qui désagrège ; mais celle qui conserve » (p. 248). Le conservatisme, voulant associer ce qui est immuable et ce qui se transforme, est alors tenu de se battre sur deux fronts : « Le réactionnaire ne crée pas. Le révolutionnaire ne fait que détruire ou, médiateur de buts qu’il ne connaît pas lui-même, il ne fait, tout au plus, que créer un espace nouveau. Le conservateur, lui, crée dans l’espace éternel, il donne aux phénomènes une forme sous laquelle ils peuvent survivre et conserve par l’assujettissement de ce qui peut se perdre dans le monde » (p. 250). Les conservateurs, en ce sens, ne sont nullement des passéistes. Ils entendent « se rattacher au passé, mais non le restaurer » (p. 237). Contrairement aux progressistes, qui « cultivent des espérances qui ne se réalisent jamais », ils « pensent à des légalités qui se rétablissent toujours » (pp. 82-83). La notion d’origine est pour eux indissociable de celle de retour : « Pour la pensée conservatrice, toutes choses naissent au commencement. Et toutes choses ont un grand recommencement » (p. 258).

La différence entre le conservatisme et la réaction apparaît alors clairement. « Le conservatisme n'est pas la réaction » (p. 277), proclame Moeller van den Bruck, pour qui le réactionnaire n'est qu'un « conservateur dégénéré », un « danger pour la nation », un « ennemi intérieur ». Critiquant le vieux conservatisme qui, depuis l'époque de Metternich et de Frédéric-Guillaume III, s'est mué en réaction en se vouant à la préservation de privilèges indéfendables, il montre que le néoconservateur est aussi éloigné de cette tendance que de celle du progressisme : « Le révolutionnaire s'imagine que le monde sera à jamais déterminé par les points de vues politiques selon lesquels il l'a bouleversé. Le réactionnaire conclut dans le sens opposé et croit, très sérieusement, qu'il est possible d'effacer la révolution de l'histoire comme si elle n'y avait jamais existé » (p. 222). Le réactionnaire est même pire encore que le révolutionnaire car, alors que ce dernier est toujours susceptible de revenir de son erreur lorsque son projet s'est heurté à la sanction des faits, le premier, se situant d'emblée en dehors du champ de l'expérience, peut s'en tenir indéfiniment à son point de vue. Ce qui fait donc le plus défaut au réactionnaire, c'est la conscience de l'histoire. Le réactionnaire « croit que nous n'avons qu'à renouveler les formes anciennes pour que toutes choses redeviennent comme elles étaient » (p. 223). Et, tandis que le conservateur prend conscience de l'immuable en regardant l'avenir, le réactionnaire n'éprouve ce sentiment qu'en contemplant le passé : « Le réactionnaire se représente le monde tel qu'il a toujours été. Le conservateur le voit comme il sera toujours. Il a l'expérience de son époque. Et il a l'expérience de l'éternité. Ce qui était ne sera jamais plus. Mais ce qui est toujours peut toujours revenir à la surface » (p. 227). C'est la raison pour laquelle, au fond, le réactionnaire ne comprend rien à la politique : « La politique réactionnaire n'est pas une politique. La politique conservatrice est la grande politique. La politique ne devient grande que lorsqu'elle crée de l'histoire : alors elle ne saurait se perdre » (p. 227). Mettant l'histoire en perspective, le conservateur perçoit l'articulation, dans toute actualité, du passé, du présent et de l'avenir. Dans le présent, il « reconnaît la puissance médiatrice qui transmet le passé à l'avenir » (p. 256). Le conservateur a pour lui l'éternité, car il vit « dans la conscience de l'éternité qui renferme tout le temporel » (p. 225). Et c'est en cela que réside sa force : « Le présent est un point dans l'éternité, le passé une éternité qui survit, le futur une éternité qui s'ouvre — mais que nous n'avons pas besoin d'attendre, parce que nous y vivons ».

Contrairement à la réaction, qui est une chose figée, le conservatisme est une chose vivante. Il n'est jamais acquis une fois pour toutes, mais doit au contraire être toujours reconquis. Dans les rapports humains, écrit Moeller, la pensée conservatrice voit, « non pas le retour des choses qui ont déjà été, mais le retour de ce qu'il y a de permanent en elles. Et cet éternel doit toujours être recréé spirituellement dans le temporel » (p. 275). Le conservateur, autrement dit, est toujours condamné à créer des formes nouvelles : « Etre conservateur, cela signifie aujourd'hui : trouver pour le peuple allemand la forme de son avenir » (p. 285). Mais cela signifie aussi : admettre tout ce qui est advenu, car on ne peut rien faire qui puisse l'empêcher d'être advenu. Moeller est convaincu qu'on ne revient pas en arrière, qu'« on ne ramène pas les Grecs », comme disait Nietzsche, et qu'il n'est au pouvoir d'aucune nostalgie d'effacer les césures historiques, bonnes ou mauvaises, lorsqu'elles se sont produites. Or, la révolution de novembre 1918 fait partie de ces césures. Après elle, il devient inutile de rêver de « restauration ». Un retour à l'ancien régime ne pourrait même être qu'un désastre. C'est également la raison pour laquelle Moeller, acceptant en apparence la « langue de l'adversaire », s'emploie à donner une nouvelle signification à des termes traditionnellement valorisés à gauche : « socialisme », « démocratie », « révolution ». Certains y verront une simple démarche tactique, en même temps que la preuve qu'une interprétation négative de ces termes est tout simplement devenue impossible dans une époque et une société « dominées par la gauche ». Il ne fait pourtant pas de doute que, pour Moeller, il s'agit au contraire de profiter d'une conjoncture nouvelle pour donner aux mots leur sens véritable (119).

On comprend mieux, dès lors, ce que Moeller entend par l'expression « gagner la révolution ». Le 9 novembre 1918, alors qu'il venait de déjeuner avec Max Hildebert Boehm sur Unter den Linden, le futur auteur du Troisième Reich a vu passer dans la rue des camions remplis de soldats mutinés. « Une révolution sans enthousiasme », s'est-il borné à remarquer. « Gagner la révolution », c'est donc d'abord admettre qu'elle a eu lieu, et ensuite la retourner de telle sorte qu'elle serve à d'autres fins que celles pour lesquelles elle avait été conçue. « On ne peut annuler une révolution, écrit Moeller. Et du moment qu'une révolution est un fait accompli, il ne reste à l'homme qui a des vues politiques et historiques qu'à partir d'elle, comme de la seule donnée qu'il soit possible de considérer » (p. 51). Mais les réactionnaires sont incapables d'une telle attitude. Ils ont d'ailleurs montré leurs limites lors du putsch de Kapp de mars 1920, exemple même selon Moeller de ce qu'il ne fallait pas faire. « La réaction (...) a voulu dominer par la coercition, ce qui lui a valu un échec retentissant en 1918 comme en mars 1920, alors qu'elle s'apprêtait à recommencer. Le conservatisme, en revanche, sait tirer la leçon de ces échecs répétés. Il se propose de dominer en suscitant l'assentiment, en produisant le consensus, en remplaçant l'obéissance-contrainte par l'obéissance-adhésion » (120).

De même que la paix la plus humiliante peut se transformer en victoire, une révolution politiquement contestable peut être « gagnée » à condition d'être approuvée historiquement. Alors on pourra en inverser les pôles de signification pour lui faire produire de nouvelles conséquences. « Le sens des événements, souligne Moeller, n'apparaît que dans leurs conséquences » - et « c'est sur ces conséquences que le conservateur met un accent métapolitique » (p. 225). Mais cela n'est possible qu'au conservateur, par opposition au réactionnaire et au révolutionnaire, qui ne voient dans la révolution qu'un événement politique - que l'un assume et que l'autre rejette —, car lui seul sait voir « l'événement historique, reconnaît derrière la révolution l'événement spirituel qui l'accompagne, qui en est la transposition ou l'origine » (p. 224). Pour que la révolution puisse être « gagnée », pour qu'elle entre dans sa « phase conservatrice », Moeller prône donc une attitude que l'on pourrait résumer par la formule de Julius Evola : « chevaucher le tigre ». Enfin, allant plus loin, il proclame que toute révolution est nécessairement conservatrice, puisqu'elle vise inéluctablement à recréer une société ordonnée, et que tout conservatisme se doit d'être révolutionnaire, car seule une révolution permettra la réappropriation et la recréation de ce qu'il y a lieu de conserver. « Ce qui est révolutionnaire aujourd'hui, écrit-il, sera conservateur demain (…) Nous ne voulons pas continuer la révolution, mais poursuivre la réalisation de ses idées, idées qu'elle contenait, mais ne comprenait pas. Nous voulons rattacher ces idées révolutionnaires aux idées conservatrices, nous voulons faire une sorte d'alliage conservateur et révolutionnaire, et réaliser enfin des conditions d'existence qui soient acceptables » (pp. 60-61). On retrouve donc toujours la même idée : associer, combiner, dépasser les contraires relatifs. « Les deux buts, ce que veut le révolutionnaire et ce que veut le conservateur, vont absolument dans le même sens (…) La question est seulement de savoir si le conservateur devra triompher de la révolution, ou si le révolutionnaire trouvera de lui-même le chemin du conservatisme ».

C'est en rejetant à la fois l'optimisme de principe propre à l'idéologie du progrès et le pessimisme de principe de ceux qui ne peuvent voir le présent qu'à travers les lunettes du passé, et en leur opposant pareillement le volontarisme d'une génération décidée à transformer le monde à sa guise, que Moeller répond le mieux à ceux qui, tel Fritz Stern, ont voulu faire de lui un adepte du Kulturpessimismus. Denis Goeldel a d'ailleurs réagi contre cette vue « archaïsante » de Moeller, qu'on retrouve chez un Pierre Vaydat (121), quand il souligne « la présence, chez Moeller, à côté d'éléments ressortissant à la tradition conservatrice, d'éléments constitutifs de la modernité », et qu'il écrit : « A ces interprétations par le "pessimisme culturel", nous opposons une interprétation par le futurisme, dans lequel nous voyons la matrice de l'attitude de Moeller face à la modernité » (122).

*

Contrairement à ce qu'on aurait pu attendre, Moeller ne reçut pas, après la publication de Das Dritte Reich, l'accueil qu'il escomptait. La situation générale est d'ailleurs alors assez mauvaise pour le courant jungkonservativ. Après la crise de 1923, une période de stabilité relative semble s'annoncer. Même l'opposition de droite rallie le gouvernement. Un certain nombre de membres du Juni-Klub se mettent à rechercher des alliances politiques profitables et, sous le prétexte habituel de l'« efficacité » et du « réalisme », alibis classiques de l'ambition personnelle et de l'opportunisme, se dispersent au sein de cercles et de clubs qui commençent à frayer avec les milieux nationaux-libéraux. Courant 1924, on peut considérer, avec von Klemperer (123), que le Juni-Klub a pratiquement cessé d'exister. En décembre 1924, contre l'avis de Max Hildebert Boehm, Heinrich von Gleichen crée le Herrenklub, dont il devient le secrétaire général. C'est là, en s'associant de plus en plus étroitement à l'Establishment, qu'il va donner sa pleine mesure.

En 1925, désespéré par cette évolution de la situation, Moeller se refuse à rejoindre le Herrenklub, dont il n'approuve pas les orientations. Chaque jour qui passe le rend d'ailleurs plus étranger à certains de ses anciens compagnons. Tandis que l'Allemagne lui paraît au plus bas, il a le sentiment d'être abandonné de tous et de ne rencontrer autour de lui qu'incompréhension. Il ne croit plus à la possibilité d'un redressement et n'a pas la moindre confiance dans les forces politiques nouvelles qui commencent alors à apparaître. Ses nerfs, qu'il a toujours eu fragiles, subissent le contre-coup de cette disposition d'esprit. Au début de l'année, âgé d'à peine quarante-neuf ans, Moeller est frappé d'une dépression nerveuse dont il ne se remettra pas. Las, solitaire, accablé sans doute, il se résoud alors à disposer de son être selon le principe énoncé par Heinrich von Kleist : « Libre devant la vie, libre devant la mort ». Le 30 mai 1925, une semaine après l'élection de Hindenburg à la présidence du Reich, il se donne la mort à Berlin-Weissensee, mettant ainsi lui-même un terme à une vie assombrie par l'anxiété et la mélancolie. Il est enterré au cimetière de Lichterfeld, à Berlin, où seuls quelques uns de ses proches assistent à ses funérailles. L'éloge funèbre est prononcé par Max Hildebert Boehm (124). La grande presse n'annoncera même pas sa disparition. Plusieurs publications indiqueront par la suite, faussement, qu'il est mort de maladie dans un sanatorium de Berlin.

Les raisons exactes du suicide d'Arthur Moeller van den Bruck restent encore aujourd'hui relativement obscures. Otto Strasser écrit que Moeller se tua « le jour où il comprit que Hitler avait trahi son idéal » (125) — ce qui ferait de lui, selon l'expression d'Ernst Jäckh, « l'une des premières victimes du IIIème Reich hitlérien » (126). Cette interprétation (bien dans la manière de Strasser) reste très aventurée, ne serait-ce que pour des raisons de chronologie : en 1925, Hitler vient à peine de reconstituer son mouvement, après avoir été libéré de la forteresse de Landsberg. De son côté, dans sa préface à l'édition française du Troisième Reich, Thierry Maulnier écrit à propos de Moeller : « Ce jeune écrivain, enthousiaste et sombre, jugeant que la politique de Stresemann, la politique de la douceur, la politique de Locarno, abaissait et déshonorait l'Allemagne, s'est suicidé ». Cette hypothèse est déjà plus plausible. Le plus raisonnable, cependant, reste sans doute d'estimer que Moeller n'a pas supporté la dispersion de l'école de pensée qu'il avait fondée ni l'éloignement (ou la trahison) de certains de ses amis, et que, d'autre part, redoutant les suites éventuelles d'une maladie qui l'aurait diminué, il a voulu éviter qu'on puisse en tirer un argument pour discréditer ses entreprises. D'après le témoignage de son ami Hans Schwarz, qui fut son exécuteur testamentaire et l'administrateur de son héritage (Nachlass) intellectuel et spirituel, ses derniers mots couchés par écrit auraient été : « Je sauve notre cause » (Ich rette unsere Sache). Cette phrase — prémonitoire — justifie indirectement l'appréciation de Thierry Maulnier : « Moeller van den Bruck était de la race de ceux qui préfèrent à la mort la victoire, et en mourant, c'est la victoire des siens qu'il prétendait assurer. Il n'a pas conçu son suicide comme une renonciation, mais comme une préparation, comme une fin, mais comme un germe, il a voulu qu'il fût une provocation à l'espérance et à l'émeute… »

Aussitôt après la mort de Moeller, ce qui pouvait rester des structures du Juni-Klub se disloque. Le Herrenklub de von Gleichen constitue désormais le plus important cénacle néoconservateur, avec sa filiale, le Jungkonservative Klub, qui s'est également installé dans les locaux de la Motzstrasse. Plus ou moins en marge, le Volksdeutscher Klub poursuit ses activités auprès des Allemands de l'étranger. Le groupe de la revue Die Tat, qui sera reprise en mains par Hans Zehrer en octobre 1929, commence également à prendre de l'importance. La pensée de Moeller continue d'être diffusée ou revendiquée par tous ces groupes, mais avec des tonalités différentes, parfois même contradictoires, ce qui nourrit des procès d'intention et des accusations de « trahison ». Soutenu par la veuve de Moeller, Hans Schwarz, l'ami fidèle — qu'Armin Mohler classe parmi les « mystiques prussiens » (127) —, accuse en particulier l'entourage de Walther Schotte et de von Gleichen d'avoir « libéralisé » les idées de Moeller van den Bruck au lieu de les avoir « révolutionnées », et de s'être converti au capitalisme. Il s'efforcera d'ailleurs, sans succès, de faire supprimer la lettre à von Gleichen publiée comme préface à la première édition du Troisième Reich (128).

Le 1er janvier 1928, l'hebdomadaire Gewissen, dont Stadtler avait continué d'assumer la direction après la mort de Moeller, cesse de paraître. Il est remplacé par un autre hebdomadaire, Der Ring, dont von Gleichen fait l'organe du Herrenklub et dont la rédaction en chef est confiée à Friedrich Vorwerk. Cette même année 1928, Hans Schwarz lance un bimensuel, Der Nahe Osten, dont il assure la direction avec Bernd von Wedel et l'amiral Adolf von Trotha, et qui s'installe à son tour dans les locaux de la Motzstrasse. Dès le premier numéro, Die Nahe Osten — qui devra arrêter sa publication en 1936 — annonce son intention de « poursuivre l'œuvre laissée par Moeller van den Bruck », notamment en ce qui concerne l'« orientation à l'Est ». Par la suite, Hans Schwarz assurera l'édition et la publication des ouvrages posthumes de Moeller (avec, malheureusement, quelques modifications et retouches apportées à ses articles), et créera des Archives Moeller van den Bruck à Berlin.

Ces efforts ne seront pas inutiles. On enregistre en effet, tout à fait à la fin des années vingt, une sorte de retour en force des idées de Moeller - dont la popularité va même recommencer à croître, de façon à peu près constante, jusque vers 1933-34. Plusieurs rééditions, ainsi que la publication des recueils posthumes, contribuent à ce revival. A partir de 1929, le nom de Moeller est de plus en plus fréquemment cité dans la revue Die Tat. Des thèmes « moelleriens » continuent également d'apparaître dans Der Ring qui, sous l'influence de von Gleichen, se rapproche d'abord de Brüning, puis de Papen et de Schleicher. Après la crise parlementaire de 1928, la mort de Streseman et l'effondrement de la brève prospérité de Weimar, la situation se tend à nouveau, créant un climat dans lequel les thèses de Moeller retrouvent leur actualité. Réédité en 1926 et en 1931, traduit en France et en Angleterre, Das Dritte Reich exerce une incontestable séduction sur la jeune génération : le livre atteindra en Allemagne, en l'espace de quelques années, un tirage de plus de 100 000 exemplaires. Conséquence inattendue : dans l'opinion publique, l'expression de « Troisième Reich » commence à être associée plus fréquemment au nom de Moeller van den Bruck qu'à celui de Hitler. En 1930, Ernst H. Posse observe que cette expression « domine le monde conceptuel de tous les groupes nationaux » (129). « Quand j'allai pour la première fois en Allemagne, en 1930, écrit de son côté S.D. Stirk, Le Troisième Reich de Moeller van den Bruck était beaucoup plus connu, beaucoup plus lu et discuté, que le Mein Kampf de Hitler » (130). Mais au fur et à mesure que se répand à nouveau l'influence moellerienne, les polémiques idéologiques reprennent aussi de plus belle. Ici et là, des débats s'organisent pour savoir qui fut le « vrai » Moeller. En septembre 1932, un numéro spécial de la revue Deutsches Volkstum, éditée par Wilhelm Stapel et Albrecht Erich Günther en liaison avec la Fichte Gesellschaft, est entièrement consacré à la vie et à l'oeuvre de Moeller van den Bruck. Il contribuera à entretenir la légende, sinon le culte.

La venue au pouvoir du parti nazi va couper court à cette renaissance. Dans ses mémoires, Gustav Steinbömer écrit : « Le mouvement des jeunes conservateurs eut une fin tragique, sans lendemains. Le national-socialisme se para des lambeaux de son système idéologique, les transformant en slogans percutants destinés à s'attirer la sympathie, tandis que la résistance active était brutalement éliminée » (131). Dès 1933, les difficultés commencent avec la confiscation du Moeller van den Bruck-Archiv (132). Les thèses de Moeller sont combattues à l'intérieur de la NSDAP, en particulier dans l'entourage d'Alfred Rosenberg. Celui-ci, dont la revue qualifiait encore Moeller de « grand patriote » en 1932 (133), souligne désormais les différences profondes séparant la pensée jeune-conservatrice du national-socialisme. Il reproche à Moeller son point de vue sur les races aussi bien que sa théorie des « peuples jeunes », son dialogue avec Radek ou sa sympathie pour la Russie et les peuples slaves (134). En 1935, Moeller fait l'objet d'une attaque en règle dans le quotidien du parti, ainsi que dans les organes de la SS et de la Hitlerjugend (135). Wilhelm Seddin, exprimant le point de vue officiel, étend cette critique à toute la Révolution conservatrice dans une brochure attaquant violemment le « prussianisme ». Moeller y est accusé d'avoir jeté les bases de la « magie de l'Est » (östliche Magie), d'avoir voulu sacrifier l'Allemagne à la Russie, de n'avoir été finalement que le porte-parole, dépourvu de tout sens des réalités (instinktlos), d'une « clique écrivassière » (Literatenclique) (136). Dès lors, précise Oswalt von Nostitz, « les écrits de Moeller furent considérés comme indésirables (unerwünschte) et disparurent peu à peu du marché » (137). Parallèlement, la Gleichschaltung entraîne l'arrêt de la publication des articles sur l'auteur du Troisième Reich, comme celle des recueils édités par Hans Schwarz. En 1936, la réédition et la diffusion des livres de Moeller est interdite, à l'exception semble-t-il de l'essai sur le style prussien. (Il y aura aussi en 1940 une dernière édition du Troisième Reich, expurgée de la lettre à von Gleichen et de la présentation de Hans Schwarz). Au même moment, le livre de Woldemar Fink sur l'« idéologie de l'Est » (138) prononce la condamnation officielle des thèses de Moeller sur l'Est européen.

Le verdict final tombe en 1939, avec la biographie en forme de pamphlet signée par Helmut Rödel, qui condamne sans appel tout le système de pensée moellerien. Rödel dénonce tout particulièrement les vues de Moeller sur la race : « Du concept de race d'un Moeller van den Bruck, des mondes nous séparent aujourd'hui » (139). La même année, un reproche identique sera adressé à Moeller dans un article du Meyers Lexikon. Rödel conclut : « Moeller van den Bruck n'est nullement le visionnaire et le prophète du IIIe Reich, mais le dernier des conservateurs. À partir de son univers politique, il n'existe pas de chemin menant à l'avenir allemand — parce qu'à partir de lui, il n'existe pas de chemin vers le national-socialisme » (140).

Ces quelques faits permettent de mesurer l'ignorance — ou la mauvaise foi — de ceux qui ont voulu, à partir de 1933 ou de 1945, faire de Moeller van den Bruck un « précurseur du mouvement hitlérien » (141). Même si certains de ses proches ont malheureusement pu contribuer eux-mêmes à cette fausse interprétation afin de sauver de l'oeuvre de Moeller ce qui pouvait encore l'être, la réalité des faits ne fait pas l'ombre d'un doute. Comme le remarquait Günter Maschke lors du centenaire de la naissance de Moeller, établir une filiation entre la Révolution conservatrice et le national-socialisme sous prétexte de leur commune hostilité au régime de Weimar, « c'est méconnaître les racines profondes de cette idéologie, ignorer la complexité de la situation intellectuelle et spirituelle de l'Allemagne de cette époque, et parer la grise réalité de la démocratie weimarienne d'un brillant qu'elle n'avait certainement pas. Qui du reste, parmi l'élite intellectuelle des années vingt, a résolument défendu la République ? La gauche comme la droite est responsable de sa chute, les théoriciens au même titre que des hommes comme Carl Schmitt, Bertolt Brecht, Ernst Jünger, Tucholsky, Georges Grosz ou Moeller van den Bruck ». Et Günter Maschke d'ajouter : « Les nationaux-socialistes se sont empressés de se distancer de ce porte-parole du nationalisme révolutionnaire, et lui-même n'éprouvait que mépris à l'égard de Hitler » (142). Telle est également la conclusion à laquelle parvient Hans-Joachim Schwierskott : « C'est un fait établi que Moeller n'a jamais été national-socialiste, qu'il a rejeté ce mouvement dès le début et qu'après sa mort les nationaux-socialistes l'ont discrédité » (143).

Bien que la pensée d’Arthur Moeller van den Bruck ait commencé d’être réhabilitée après la guerre, grâce notamment aux ouvrages d’Armin Mohler et de Schwierskott, l’auteur du Troisième Reich reste encore aujourd’hui largement ignoré. Cette situation, il faut bien le dire, prolonge celle qui fut la sienne pendant une grande partie de sa vie. Renvoyé de son lycée, voyageur solitaire pendant toute sa jeunesse, vivant à l'écart de sa famille, oublié ou trahi par la plupart de ses amis, rejeté par Weimar comme par le IIIe Reich, Moeller fut avant tout un homme isolé et rebelle. « Moeller van den Bruck, a dit Wolfgang Hermann, a vécu dans une génération qui ne l'a pas compris » (144). Pourtant, lui dont l'oeuvre proprement politique s'inscrit dans un si court laps de temps (sept années seulement séparent la fin de la guerre de son suicide), lui à qui l'on a si souvent reproché de n'être qu'un écrivain ou un artiste venu à la politique, dont les écrits seraient moins originaux que surtout typiques d'une époque, n'en a pas moins su incarner des principes vivants. Plutôt qu’un doctrinaire dogmatique, il fut un théoricien qui sut faire appel à l'imagination et à la sensibilité. Toute sa vie durant, il scruta le monde dans lequel il vivait pour y déceler les signes de nouvelles configurations à venir. Le nationalisme fut avant tout pour lui un mouvement de résistance (145), ce qui l'apparente à ces auteurs romantiques auxquels il ne ménagea pourtant pas ses critiques. D’où ce jugement de Kaltenbrunner : « De même que, sous les coups d’un Adam Müller ou d’un Friedrich Schlegel, les romantiques indécis avaient servi la cause de la restauration à la Metternich, un siècle plus tard, Moeller van den Bruck se fit le champion de l’impérialisme allemand et de l’opposition antidémocratique à Weimar. Lui aussi était un romantique de la politique, dont le programme et les ambitions n’auraient jamais recueilli les suffrages d’une opinion publique. Il n’avait pas de solutions utilisables à offrir et il ne représentait les intérêts d’aucune classe ou d’aucun parti précis. Il était le précurseur de visions métapolitiques, d’une symphonie sur laquelle on pouvait mettre plusieurs sortes de paroles » (146).

Mais Kaltenbrunner écrit aussi : « Des décennies plus tard, les mouvements nationaux-révolutionnaires d’Afrique, d’Asie et d’Amérique latine ont réussi là où l’Allemagne de 1923 avait échoué : un combat national défensif sous le signe d’une politique intérieure socialiste et d’une politique étrangère amicale envers la Russie. Les peuples jeunes de Moeller van den Bruck, nous les retrouvons dans le prolétariat des pays en voie de développement. Alors qu’en Allemagne, le national-bolchevisme est demeuré à l’état académique, les anciennes colonies l’ont mis en pratique comme “troisième voie” entre les puissances occidentales et le camp communiste. Ce sont les nouveaux États de l’hémisphère austral de la planète — si différents qu’ils puissent être dans leurs ambitions et dans leurs capacités — qui représentent cette troisième force que Moeller préconisait pour l’Allemagne vaincue » (147).

1. Lucy Moeller van den Bruck, « Erbe und Auftrag », in Der Nahe Osten, 15 octobre 1932, pp. 429-436.

2. Moeller ne fera jamais figurer son prénom sur ses ouvrages, qui seront d'abord signés « Möller-Bruck », puis « Moeller van den Bruck ».

3. Moeller van den Bruck. Ein politisches Schicksal, Frundsberg, Berlin 1934, pp. 19 ff.

4. « Vom "Preussischen Stil" zum "Dritten Reich" : Arthur Moeller van den Bruck », in Karl Schwedhelm (Hrsg.), Propheten des Nationalismus, List, München 1969.

5. Arthur Moeller van den Bruck, « Przybyszewski's "de profundis" », in Die Gesellschaft, mai 1896, pp. 664-669 ; « Vom modernen Drama », in Die Gesellschaft, juillet 1896, pp. 931-938 ; « Dehmels Lyrik », in Die Gesellschaft, février 1897, pp. 247-255.

6. Moeller, qui parle couramment le français, l'anglais et le russe, réalise dans ce domaine un travail considérable, dont le couronnement est une édition d'Edgar Poe en dix volumes, suivie de six volumes de nouvelles de Maupassant. Sa femme, qui collabore activement à cette tâche, signe « Hedda Moeller-Bruck ». Les ouvrages traduits (et le plus souvent préfacés) par Moeller à cette époque sont les suivants : Barbey d'Aurevilly, Die Besessenen, 3 vol., J.C.C. Bruns, Minden 1900-02 ; Edgar Allan Poe, Werke, 10 vol., J.C.C. Bruns, Minden 1901-04 ; Barbey d'Aurevilly, Finsternis, Berlin 1902 ; Thomas de Quincey, Bekenntnisse eines Opium-Essers, Berlin-Leipzig 1902 ; Daniel Defoe, Glück und Unglück des berühmten Moll Flanders, 1903 ; Guy de Maupassant, Ausgewählte Novellen, 6 vol., Reclam, Leipzig 1919.

7. Das Variété devait à l'origine paraître sous le titre Der neue Humor et constituer le onzième volume de la série Die moderne Literatur.

8. « Revolutionary Conservatism : Moeller van den Bruck », in The Third Reich, Weidenfeld & Nicolson, London 1955, pp. 319-320.

9. « Bemerkungen über Zuloaga », in Jugend, 1905, 9 ; « Bemerkungen über Rodin », in Jugend, 1907, 47.

10. Cf. Arthur Moeller van den Bruck, « Die Probleme des Futurismus », in Der Tag, 18 juillet 1912 ; « Die radikale Ideologie des jungen Italien », in Deutsch-Österreich, 1913, 52.

11. « Moeller van den Bruck : une stratégie de modernisation du conservatisme ou la modernité à droite », in Revue d'Allemagne, janvier-mars 1982, p. 132.

12. Cf. Die moderne Literatur in Gruppen und Einzeldarstellungen, vol. 5 : Mysterien, Schuster u. Loeffler, Berlin 1899, pp. 12-23.

13. Art. cit., p. 134.

14. Germany's New Conservatism. Its History and Dilemma in the Twentieth Century, Princeton University Press, Princeton 1957 et 1963.

15. Die moderne Literatur, éd. définitive, Schuster u. Loeffler, Berlin 1902, p. 440.

16. Ibid., p. 608.

17. Hedda Eulenberg, Im Doppelglück von Kunst und Leben, Die Fähre, Düsseldorf 1952, p. 7.

18. Cf. Paul Fechter, Menschen und Zeiten. Begegnungen auf fünf Jahrzehnten, Gütersloh 1949, p. 330.

19. Le fils de Moeller van den Bruck, Peter Wilhelm Wolfgang, mourra d'une pneumonie à l'âge de vingt-et-un ans, peu de temps avant la disparition de son père.

20. Die Deutschen, vol. 1 : Verirrte Deutsche, J.C.C. Bruns, Minden 1904, p. 142.

21. Die Deutschen, vol. 5 : Gestaltende Deutsche, J.C.C. Bruns, Minden 1907, p. 33.

22. Das Théâtre français, Schuster u. Loeffler, Berlin 1905, p. 78.

23. Die Zeitgenossen. Die Geister - Die Menschen, J.C.C. Bruns, Minden 1906, pp. 3-5.

24. Ibid., p. 8.

25. Ibid., p. 118.

26. F.M. Dostoiewskij, Sämtliche Werke (unter Mitarbeiterschaft von Dimitri Mereschkowski), 22 vol., R. Piper & Co., München 1905-15. Une deuxième édition paraîtra en 1922. Les éditions Piper republieront l'ensemble de la série en 1950 - mais sans les préfaces de Moeller van den Bruck. Sur la conception et la réalisation de ce projet, cf. les souvenirs de l'éditeur : Reinhard Piper, Vormittag. Erinerrungen eines Verlegers, Piper, Müchen 1947, pp. 406-416. Cf. aussi F.M. Dostoiewskij, Politische Schriften, hrsg. von Dimitri Mereschkowski u. Moeller van den Bruck, trad. E.K. Rashin, R. Piper & Co., München 1917.

27. Ce n'était pas non plus la lecture de Dostoïevski qui pouvait mettre un frein à l'antisémitisme d'une partie de la droite allemande. Cf. à ce sujet David Goldstein, Dostoïevski et les Juifs, Gallimard, 1976. Sur l'impact de Dostoïevski dans l'Allemagne du début du siècle, cf. aussi Leo Löwenthal, «Die Auffassung Dostojewskis im Vorkriegsdeutschland », in Zeitschrift für Sozialforschung, 1934, 3, pp. 343-382.

28. Cf. notre introduction à Ernst Niekisch, « Hitler - une fatalité allemande » et autres écrits nationaux-bolcheviks, Pardès, Puiseaux 1991, pp. 7-56.

29. Moeller dédiera son essai sur la beauté italienne à Däubler, dont la soeur épousera le poète expressionniste Johannes R. Becher, figure centrale de la vie littéraire en RDA dans les années cinquante. La tension entre matérialisme et spiritualité est le thème essentiel des poèmes publiés sous le titre de Nordlicht. Carl Schmitt, qui fut l'ami de Däubler dès l'époque de ses études universitaires, consacra un essai de jeunesse à ce recueil, qu'il interpréta comme un réquisitoire contre l'intellect mécaniste d'un Occident ayant perdu son âme (Theodor Däublers « Nordlicht ». Drei Studien über die Elemente, den Geist und die Aktualität des Werkes, Georg Müller, München 1916). Cf. aussi Carl Schmitt, « Theodor Däubler, der Dichter des “Nordlichts” » (texte de 1912), in Piet Tommissen (Hrsg.), Schmittiana 1, Economische Hogeschool Sint-Aloysius, Brussel 1988, pp. 22-39.

30. Barlach évoque Moeller dans ses mémoires : Ein selbsterzähltes Lebens, Cassirer, Berlin 1928, pp. 68-69.

31. Denis Goeldel s'est livré à une minutieuse étude « quantitative » sur l'importance et la distribution des différents substantifs, adjectifs ou périphrases se rapportant dans les premiers ouvrages de Moeller (de 1902 à 1913) à diverses entités ethniques ou nationales, afin d'établir pour chaque peuple un « ethnogramme » fondé sur les caractéristiques que Moeller attribue alors à son propre pays (autostéréotypes) et à ses voisins (hétérostéréotypes). Ainsi qu'on pouvait s'y attendre, les énoncés les plus nombreux se rapportent à l'Allemagne et à la France. Comme beaucoup d'auteurs de son temps (et aussi des générations précédentes), Moeller trouve l'esprit français skeptisch, formal, äusserlich. Il met l'accent sur le scepticisme inhérent à la pensée philosophique française, sur le caractère « superficiel » et inauthentique de la civilisation française et sur ses créations « artificielles », dont la cour de Versailles représente à ses yeux le modèle le plus achevé (cf. aussi Die Deutschen, vol. 5 : Gestaltende Deustche, op. cit., p. 238). L'Allemagne, à ses yeux, est au contraire geistig, idealistisch, naturlich. L'Angleterre est materialistisch, ungeistig, äusserlich (critique de la morale puritaine, de la philosophie utilitariste et de l'importance du « standing »). La Russie est présentée comme mystique, introvertie, religieuse, mais aussi léthargique ; l'Autriche, comme féminine et « endormie » (Moeller critique notamment l'attitude « anti-allemande » des Habsbourg). Pour l'Italie, les termes qui reviennent le plus souvent sont kulturell, geistig et kräftig ; pour les Etats-Unis, Arbeit, Kultur et Zivilization.

32. Chez Mann, toutefois, l'opposition culture-civilisation recoupe aussi la distinction entre le peuple et la nation. La Kultur se trouve alors placée au coeur même de la vie politique. Pour Moeller, au contraire, l'Etat n'est pas un simple cadre protecteur de la culture. Il en est plutôt le principe formateur.

33. L'introduction du livre sera publiée sous forme d'article, in Die Tat, 1911-123, pp. 138-142. En 1914, Moeller pensera ajouter à l'ouvrage un unique volume complémentaire, intitulé Die nordische Geistigkeit. Mais ce projet sera également abandonné. Moeller n'écrira pas non plus un essai de philosophie religieuse qui aurait eu pour titre Die Wirklichkeit der Metaphysik.

34. Die italienische Schönheit, R. Piper & Co., München 1913, pp. 295 et 455-494.

35. Edmond Vermeil, Doctrinaires de la révolution allemande, 1918-1938, NEL, 1948, p. 115.

36. Die Germanen und die Renaissance in Italien, Thuringische Verlagsanstalt, Leipzig 1905.

37. Dirigée depuis 1912 par l'éditeur Eugen Diederichs, la revue Die Tat adopte alors une position « néoromantique » et se réclame d'une Kulturpolitik très éloignée des principes wilhelminiens. Hostile au mouvement pangermaniste, elle est en revanche très favorable au mouvement de jeunesse issu du Wandervogel (Diederichs fut l'un des participants de la réunion historique du « Hohe Meissner »). Par la suite, Die Tat deviendra l'un des principaux organes de la Jugendbewegung, et plus spécialement de la Freideutsche Jugend, à laquelle Diederichs était lié, jusqu'à sa reprise en mains par Hans Zehrer, qui en fera l'un des plus prestigieux lieux de rencontre des jeunes-conservateurs et créera autour de lui le Tat-Kreis (avec Ferdinand Fried, Giselher Wirsing, Ernst Wilhelm Eschmann, etc.). Cf. Kurt Sontheimer, « Der Tat-Kreis », in Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte, juillet 1959, pp. 229-260.

38. « Kaiser Wilhelm II. und die architektonische Tradition », in Die Tat, septembre 1915, pp. 595-601.

39. En 1915, il trouve encore moyen de faire paraître une nouvelle édition du Simplicissimus de Grimmelshausen présentée par ses soins : H.J. Chr. von Grimmelshausen, Der abenteuerliche Simplicius Simplicissimus, J.C.C. Bruns, Minden 1915.

40. Moeller rédigera l'article « Propaganda » du Politisches Handwörterbuch publié en 1923 sous la direction de Paul Herre.

41. Cf. Oswald Spengler, Preussentum und Sozialismus, C.H. Beck, München 1920 (trad. fr. : Prussianité et socialisme, Actes Sud-Hubert Nyssen, Arles 1986).

42. Le chapitre consacré par Moeller à Andreas Schlüter fera après sa mort l'objet d'une réédition dans un ouvrage collectif : Willy Andreas et Wilhelm von Scholz (Hrsg.), Die Grossen Deutschen. Neue Deutsche Biographie, Propyläen, Berlin 1935 (Moeller van den Bruck, « Schlüter, 1634-1714 », vol. 2, pp. 20-34).

43. Cette critique sera encore accentuée dans la deuxième édition révisée de l'ouvrage, en 1922 (cf. en particulier les pp. 179-199).

44. Der preussische Stil, R. Piper & Co., München 1916, p. 170.

45. Op. cit., p. 126.

46. Art. cit., p. 152. On retrouve le même constat chez Fritz Stern : « He did not change : the times did » (The Politics of Cultural Despair. A Study of the Germanic Ideology, University of California Press, Berkeley-Los Angeles 1961, p. 225 ; trad. fr. : p. 238).

47. Op. cit., pp. 157-158.

48. Enquête sur la monarchie, Nouvelle Librairie nationale, 1909, p. 509 (éd. de 1918 : p. 504 ; éd. de 1925 : p. 423). « En pratique, écrit Maurras, on ne réussira jamais une Révolution, surtout une Révolution conservatrice, une Restauration, un retour à l'ordre, qu'avec le concours de certains éléments administratifs et militaires ». Cette occurrence, déjà signalée par Armin Mohler, conduit Denis Goeldel à écrire que Maurras a été « le seul à employer le concept dans l'aire française » (Moeller van den Bruck,1876-1925, un nationaliste contre la révolution. Contribution à l'étude de la « Révolution conservatrice » et du conservatisme allemand au XXe siècle, Peter Lang, Frankfurt/M. 1984, p. 26). Cette affirmation n'est pas tout à fait exacte. Günter Maschke nous a signalé (lettre du 15 juillet 1990) un article paru le 20 décembre 1851 dans le journal Le Genevois, qui commente le coup d'Etat de Napoléon III en ces termes : « Grâce à la Providence, une véritable révolution conservatrice s'accomplit en France par la discipline de l'armée et par la terreur qu'inspire l'anarchie ». La notion de révolution conservatrice est également très présente chez les non-conformistes des années trente : « Pour nous, l'idée de révolution n'est pas séparable de l'idée d'ordre (...) Quand l'ordre n'est plus dans l'ordre, il faut qu'il soit dans la révolution : et la seule révolution que nous envisageons est la révolution de l'ordre » (Robert Aron et Arnaud Dandieu, La révolution nécessaire, Bernard Grasset, 1933, p. XIV ; rééd. : Jean-Michel Place, 1993). On trouve par ailleurs chez Proudhon ces lignes révélatrices : « Tous, tant que nous vivons, dévots et sceptiques, royalistes et républicains, en tant que nous raisonnons d'après les idées reçues et les intérêts établis, nous sommes conservateurs ; en tant que nous obéissons à nos instincts secrets, aux forces occultes qui nous pressent, aux désirs d'amélioration générale que les circonstances nous suggèrent, nous sommes révolutionnaires. Du reste, et quant au but final, ces deux Frances n'en font qu'une ; le double courant qui nous attire, les uns à gauche, les autres à droite, se résoud en un même mouvement » (Confessions, p. 308).

49. « Russische Anthologie », in Süddeutsche Monatshefte, février 1921, texte repris in Rede und Antwort, S. Fischer, Berlin 1922, p. 236.

50. « Naturrecht und Humanität in der Weltpolitik », in Deutscher Geist und Westeuropa. Gesammelte kulturphilosophische Aufsätze und Reden, Tübingen 1925, pp. 3-27.

51. Das Schrifttum als geistiger Raum der Nation, Bremer Presse, München 1927 (repris in Gesammelte Werke. Prosa IV, Frankfurt/M. 1966, pp. 390-413).

52. Sur l'histoire de ce syntagme, cf. Armin Mohler, Die konservative Revolution in Deutschland, 1918-1932. Ein Handbuch, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt 1972, pp. 9-12 ; et Denis Goeldel, Moeller van den Bruck (1876-1925), un nationaliste contre la révolution, op. cit., pp. 7-26. Goeldel signale l'emploi d'une expression équivalente (« radikal konservativ ») chez Paul de Lagarde en 1853. Cf. aussi Edgar J. Jung, « Deutschland und die konservative Revolution », in E.J. Jung (Hrsg.), Deutsche über Deutschland, Langen-Müller, München 1932, pp. 369-383 ; et l'article de Wilhelm Rössle, « Konservativer Revolutionär », paru dans la Berliner Börsenzeitung du 30 mai 1935, pour le 1Oème anniversaire de la mort de Moeller. Pour un point de vue critique, cf. Stefan Breuer, « Die “Konservative Revolution” - Kritik eines Mythos », in Politische Vierteljahresschrift, décembre 1990, 585-607 ; et Anatomie der Konservative Revolution, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt 1993.

53. D'où le nom de Ring-Bewegung parfois donné également à cette mouvance. En 1928, l'hebdomadaire Der Ring, organe du Herrenklub, succèdera au journal du Juni-Klub, (Das) Gewissen, qui portait déjà lui aussi l'emblème de l'Anneau.

54. Les autres pôles du mouvement jeune-conservateur seront représentés par le cercle de Hambourg, constitué autour de Wilhelm Stapel (1882-1954), auteur de Der christliche Staatsmann (1932), qui devait faire l'objet de violentes attaques de la part du régime national-socialiste (cf. notamment Das Schwarze Korps, avril 1935, et les Nationalsozialistische Monatshefte, août 1937, pp. 410-417) après avoir refusé en 1933 d'adhérer à la NSDAP ; le cercle de Munich, autour d'Edgar J. Jung (1894-1934), proche collaborateur de von Papen à partir de 1932, arrêté et assassiné par les nazis lors de la purge de juin 1934 ; et le cercle de Vienne, autour d'Othmar Spann (1878-1950), le « Maurras autrichien », auteur du célèbre livre Der wahre Staat (1921). En dehors de ces cercles, il faut également citer des jeunes-conservateurs isolés, comme August Winnig (1878-1956), qui collabora quelque temps avec Ernst Niekisch à la direction de la revue Widerstand, le géopoliticien Karl Haushofer (1869-1946), l'ancien chef d'état-major Hans von Seeckt (1866-1936), Hans Freyer (1887-1968), etc.

55. Vandenhoek u. Ruprecht, Göttingen 1932.

56. Op. cit., p. 108.

57. Langages totalitaires, Hermann 1972.

58. Strasser, qui allait devenir le « Trotsky du national-socialisme », devait évoquer plus tard la figure de son « vieux camarade, l'inoubliable Moeller van den Bruck, le Jean-Jacques de la Révolution », en le décrivant comme « le pur des purs parmi nous » (Hitler et moi, Bernard Grasset, 1940, pp. 23-24 et 35 ; cf. aussi Hitler and I, Houghton Mifflin Co., Boston 1940, p. 27). C'est en revanche bien à tort qu'il prétendra avoir été l'un des fondateurs du Juni-Klub - dont il ne fut même pas adhérent.

59. Fritz Stern, op. cit., p. 228 (trad. fr. : p. 240).

60. Das Gewissen, 24 juin 1919.

61. Hans-Joachim Schwierskott (Arthur Moeller van den Bruck und der revolutionäre Nationalismus in der Weimarer Republik, Musterschmidt, Göttingen 1962) a dressé une liste quasi exhaustive de quelque 135 collaborateurs du journal. Outre Moeller van den Bruck, on y trouve les noms de Hermann Albrecht, Karl Bleibtreu, Hans Blüher, Max Hildebert Boehm, Paul Dehn, Fritz Dessau, Paul Ernst, Paul Fechter, Willy Glasebock, Heinrich et Alexander von Gleichen-Russwurm, Hans Grimm, Karl Haushofer, Edgar J. Jung, Paul Lejeune-Jung, Rudolf Pechel, Wilhelm Schäfer, Franz Schauwecker, Ludwig Schemann, Hans Schwarz, Martin Spahn, Walther Schotte, Eduard Stadtler, Jakob von Uexküll, Hermann Ullmann, etc.

62. Et non pas en liaison avec cet établissement, comme l'écrit Jean-Pierre Faye (op. cit.), qui a mal recopié ses sources.

63. Sur le Politische Kolleg für nationalpolitische Bildungsarbeit, cf. Heinrich von Gleichen, « Das Politische Kolleg », in Deutsche Rundschau, avril 1921 ; et Klaus-Peter Hoepke, « Das Politische Kolleg », in Mitteilungen der Technischen Universität Carolo-Wilhelmina zu Braunschweig, 1976, 2, pp. 20-25.

64. Walter Struve, Elites Against Democracy, Princeton University Press, Princeton 1973, p. 227.

65. Hans Zehrer, Die Tat, 20, 1928-29, p. 465.

66. « Wandlungen der sozialen und politischen Weltanschauung des Mittelstandes », in Der Ring, 30 mai 1931.

67. Op. cit., pp. 115-116.

68. Ibid., p. 139.

69. « Volkserhaltung », in Deutsche Rundschau, 1930, 222, p. 188.

70. Lettre à Armin Mohler, 12 octobre 1948, citée par Mohler, op. cit., pp. 60-61.

71. Fritz Stern, op. cit., p. 223 (trad. fr. : p. 236).

72. Der politische Mensch, hrsg. von Hans Schwarz, Wilhelm Gottl. Korn, Breslau 1933, p. 43.

73. Ruf der Jungen. Eine Stimme aus dem Kreise um Moeller van den Bruck, 3ème éd., Urban, Freiburg i.Br. 1933, p. 21.

74. Cf. Fritz Stern, op. cit., p. 225 (trad. fr. : p. 238).

75. « Die Front der Jungen », in Süddeutsche Monatshefte, octobre 1920, pp. 8-20 ; cf. aussi Moeller van den Bruck, « Die Ideen der Jungen in der Politik », in Der Tag, 26 juillet 1919.

76. Gewissen, 26 janvier 1921.

77. « Das Recht der jungen Völker », in Deutsche Rundschau, novembre 1918, pp. 220-235.

78. Contrairement à ce que l'on a parfois écrit, Spengler ne fut pas membre du Club. Klemens von Klemperer (op. cit., p. 109) et Schwierskott (op. cit., pp. 134-135) confirment en revanche qu'il y fut invité.

79. « “Der Untergang des Abendlandes”. Für und wider Spengler », in Deutsche Rundschau, juillet 1920, pp. 14-70 ; texte repris in Das Recht der jungen Völker. Sammlung politischer Aufsätze, hrsg. von Hans Schwarz, Der Nahe Osten, Berlin 1932 (« Die Auseinandersetzung mit Spengler », pp. 9-39).

80. Op. cit., p. 238 (trad. fr. : p. 250).

81. « Antwort an Barrès », in Gewissen, 21 avril 1920 ; texte repris in Das Recht der jungen Völker (1932), op. cit., p. 51.

82. « Frankreich », in Gewissen, 21 avril 1920 ; texte repris in Das Recht der jungen Völker (1932), op. cit., p. 43.

83. De Constantin Frantz (1817-1891), cf. Das neue Deutschland (1871), Der Untergang der alten Parteien und die Politik der Zukunft (1878) et Die Weltpolitik (1882 ff.). Frantz proposait la création d'un vaste Etat fédéral d'Europe centrale comme alternative à la Petite Allemagne unitaire de Bismarck..

84. Friedrich Naumann (1860-1919), Mitteleuropa, Georg Reimer, Berlin 1915 (trad. fr. : L'Europe centrale, Payot, 1916). L'ouvrage insiste toutefois surtout sur les Balkans et l'Europe du Sud-Est, alors que Moeller met avant tout l'accent sur le Baltikum. Pasteur protestant, Naumann fonda en 1896 l'Union sociale-nationale, qui tenta sans grand succès d'attirer les travailleurs sociaux-démocrates. Il fut député au Reichstag à partir de 1907 et prit une part active à l'Assemblée nationale de Weimar en 1919.

85. F.M. Dostoewskij, Sämtliche Werke, 2ème éd., R. Piper & Co., München 1922, vol. 1, p. VI.

86. « Der Sieg Lenins », in Gewissen, 30 mars 1921.

87. « Dostojewski als Politiker », in Gewissen, 31 octobre 1921.

88. « Politik wider Willen », in Gewissen, 24 avril 1922 (article non signé).

89. « Die deutsch-russische Seite der Welt », in Gewissen, 15 mai 1922.

90. « L'Asie est notre Amérique », s'était déjà écrié Menschikoff pendant la Première Guerre mondiale. « En Europe, ajoutait-il, nous sommes des esclaves. En Asie, nous arrivons comme des seigneurs. En Europe, nous étions des Tatars. En Asie, nous arrivons comme des Européens ». On connaît aussi l'exclamation de Dostoïevski, lancée quelques jours avant sa mort : « Vers l'Asie, vers l'Asie ! ».

91. Völkischer Beobachter, 16 août 1923.

92. « Der Wanderer ins Nichts », in Gewissen, 2 juillet 1923 ; « Radek noch einmal. Die “Arbeiter- und Bauernregierung”. Der dritte Standpunkt », in Gewissen, 16 juillet 1923 ; « Wirklichkeit », in Gewissen, 30 juillet 1923. Les trois textes, ainsi que le discours de Radek, seront repris in Das Recht der jungen Völker (1932), op. cit., pp. 75-100. Du côté communiste, ces textes ont également été publiés sous forme de brochure, de pair avec les contributions de Reventlow et Fröhlich (Schlageter. Eine Auseinandersetzung, Vereinigung Internationaler Verlags-Anstalten, ca. 1923).

93. En même temps, comme l'a remarqué Louis Dupeux, cette « ligne Schlageter » suggère que « les communistes se rendaient de plus en plus compte du poids des classes moyennes dans une société moderne (...) la conquête de ces classes leur [apparaissant] de plus en plus clairement comme la condition absolument indispensable d'une victoire de la révolution allemande » (Stratégie communiste et dynamique conservatrice. Essai sur les différents sens de l'expression « national-bolchevisme » en Allemagne, sous la République de Weimar, 1919-1933, Université de Lille III et Honoré Champion, 1976, p. 30).

94. Après la guerre, il sera encore accusé de « national-bolchevisme » par la communiste Ruth Fischer (Stalin und der deutsche Kommunismus, Frankfurt/M. 1948 ; trad. amér. : Stalin and German Communism. A Study in the Origins of the State Party, Cambridge 1948).

95. Rudolf Pechel, Deutscher Widerstand, Eugen Rensch, Erlenbach-Zürcih 1947, pp. 277 ff.

96. Gewissen, 45, 1923. Moeller formule un jugement analogue dans une lettre à Paul Ernst, datée de mai 1924.

97. L'assassinat de Rathenau constitue l'un des principaux épisodes du célèbre récit d'Ernst von Salomon, Les réprouvés, Plon, 1931 (cf. pp. 287-289).

98. Gewissen, 4, 37.

99. « Vaterland und Mutterland », in Grenzboten, janvier 1920, pp. 65-72.

100. Die Deutschen, vol. 3 : Verschwärmte Deutsche, J.C.C. Bruns, Minden ca. 1905, pp. 13-14.

101. Cf. « Rasseanschauung », in Der Tag, 9 juillet 1908 ; « Die vierte Rasse », in Der Tag, 7 août 1916 ; « Rasse », in Gewissen, 7 avril et 28 avril 1924 ; textes repris in Das Recht der jungen Völker (1932), op. cit., pp. 193-206. Cf. aussi la correspondance échangée par Moeller avec Ludwig Schemann, le biographe et traducteur allemand de Gobineau, entre 1908 et 1914 : « Briefe Moeller van den Brucks an Ludwig Schemann », in Deutschlands Erneuerung, juin 1934, pp. 321-327, et juillet 1934, pp. 396-399. Sur l'usage du mot « race » dans les écrits de Moeller, cf. Denis Goeldel, Moeller van den Bruck (1876-1925), un nationaliste contre la révolution, op. cit., pp. 465-475.

102. On reconnaît ici la critique adressée par Maurras aux théoriciens d'une France héritière du seul élément germanique, tel Boulainvilliers.

103. « Rasse », art. cit. La publication de cet article devait susciter une lettre indignée d'un jeune Völkisch nommé Hermann Herder. Elle sera publiée dans Gewissen du 24 avril 1924, avec une réplique de Moeller. Les pièces de la controverse seront republiées in Das Recht der jungen Völker (1932), op. cit. (« Eine Zuschrift und eine Erwiderung », pp. 207-213). « Le Dr Harder, écrit Moeller, me parle d'âme de la race. Cette notion n'entre à mon avis dans aucune rubrique. La rubrique de toutes les rubriques, c'est l'histoire qui a fait des races des nations ». Et Moeller de répéter que ce qui compte n'est pas d'avoir foi dans le passé « ethnique », mais d'avoir foi dans l'avenir de la nation. Il ajoute que le racisme s'apparente au romantisme qu'il a critiqué de longue date, et que la jeune génération doit apprendre à penser en termes « historico-politiques », car sa mission est de faire l'histoire, et non de poursuivre la préhistoire. Hermann Harder répondra, le 29 avril 1924, par une nouvelle lettre, non publiée dans Gewissen, mais qui paraîtra dix ans plus tard dans une revue völkisch (« Zerreist der Nordische Gedanke das deutsche Volk ? Eine Erwiderung an Moeller van den Bruck », in Die Sonne, juillet 1934, pp. 328-333). Moeller aurait par ailleurs projeté, peu avant sa mort, d'écrire un ouvrage intitulé Die Rasse des Geistes und die Rasse des Blutes.

104. Op. cit., p. 35.

105. Armin Mohler, op. cit., p. 404.

106. « An Liberalismus gehen die Völker zugrunde », in Moeller van den Bruck, Heinrich von Gleichen et Max Hildebert Boehm (Hrsg.), Die neue Front, Gebr. Paetel (Dr. Georg Paetel), Berlin 1922, pp. 5-34. L'ouvrage contient aussi des textes de Martin Spahn, Hans Roseler, Willy Schlüter, Rudolf Pechel, Wilhelm Stapel, Karl Bernard Ritter, Paul Fechter, Albert Dietrich, Wilhelm von Kries, Bernhard Leopold, Heinz Brauweiler, Walther Schotte, Hermann Ullmann, Paul Ernst, August Winnig, Hans Grimm, Karl Hoffmann, Georg Escherich, Eduard Stadtler, etc.

107. Il faut rappeler ici qu'à partir de 1939-40, le national-socialisme a progressivement commencé à délaisser l'expression de « IIIe Reich » au profit de celle de « Reich allemand » (deutsche Reich), ainsi qu'on peut le voir en observant les modifications d'intitulé de quantité de publications ou de titres officiels.

108. Denis Goeldel, « Moeller van den Bruck : une stratégie de modernisation du conservatisme ou la modernité à droite », art. cit., p. 140. Goeldel a publié par ailleurs un recensement exhaustif de l'usage fait par Moeller de la notion de dritt comme « technique de résolution des conflits » (Moeller van den Bruck, 1876-1925, un nationaliste contre la révolution, op. cit., pp. 426-438).

109. Op. cit., p. 254 (trad. fr. : p. 265).

110. Le déclin de l'Occident, Gallimard, 1948, vol. 1, p. 509.

111. « Der Dichter in Zeiten und Wirren », in Das neue Reich, pp. 35-39. Cf. aussi la revue Die Tat, 1918-19, pp. 642-646 et 953.

112. Nous citons Le Troisième Reich d'après la traduction française.

113. Op. cit., p. 113.

114. « Ein Wanderer ins Nichts », in Frankfurter Allgemeine Zeitung, 23 avril 1976.

115. Denis Goeldel (Moeller van den Bruck, 1876-1925, un nationaliste contre la révolution, op. cit.) montre que le terme de « socialisme » est l'un des mots-clés du vocabulaire moellerien et qu'il y reçoit, dès 1918, une valeur d'usage presque toujours positive.

116. « Die Sozialisierung der Aussenpolitik », in Der Tag, 3 mars 1919 ; texte repris in Das Recht der jungen Völker (1932), p. 112.

117. Max Hildebert Boehm avait déjà exprimé une certaine sympathie envers les théories conseillistes dans un texte de 1918, repris (dans une version corrigée datée de mai 1919) in Ruf der Jungen, op. cit.

118. Les propositions économiques de Moeller recoupent d'assez près les thèses sur la Gemeinwirtschaft soutenues par Wichard von Moellendorf, politicien proche des milieux néoconservateurs. Né en 1881 à Hong-Kong, Moellendorf occupa en 1919 le poste de sous-secrétaire d'Etat à l'Economie et se donna la mort en 1937. Ses principaux textes de la période 1919-22 ont été réunis sous le titre Konservativer Sozialismus, hrsg. von Hermann Curth, Hanseatische Verlagsanstalt, Hamburg 1932. Le « socialisme » moellerien apparaît en revanche comme trop modéré à d'autres représentants de la Révolution conservatrice, qui lui reprochent de reprendre la distinction classique entre capitalisme industriel, valorisé comme positif, et capitalisme financier, jugé parasitaire, sans jamais remettre en cause fondamentalement la logique du capital. Les mêmes accusent Moeller d'aménager le système capitaliste dans un sens solidariste et corporatif, en se bornant à associer employés et employeurs dans un simple système de participation. Goeldel remarque, de son côté, que Moeller ne s'intéresse pratiquement pas aux classes moyennes (le Mittelstand) alors en plein désarroi.

119. Au terme d'une analyse lexicologique (méthode statistique, étude contextuelle des champs sémantiques, etc.) serrée, doublée d'une analyse discursive des écrits politiques de Moeller, Denis Goeldel parle d'une « stratégie langagière » visant, dans le « combat des langages », à permettre aux conservateurs de retrouver une position dominante (Moeller van den Bruck, 1876-1925, un nationaliste contre la révolution, op. cit.). Mais il constate aussi, rejettant à la fois la thèse qui fait de Moeller un « révolutionnaire authentique » et celle de la « mystification », que « le mode de pouvoir préconisé par Moeller présente incontestablement une analogie de structure et de fonctionnement avec la révolution, la démocratie et le socialisme historiques » (cf. Denis Goeldel, « La mobilité des concepts de révolution, socialisme et démocratie. Etude de cas : Moeller van den Bruck », in Gérard Raulet, éd., Weimar ou l'explosion de la modernité, Anthropos, 1984, pp. 79-95).

120. Denis Goeldel, Moeller van den Bruck (1876-1925), un nationaliste contre la révolution, op. cit., p. 423.

121. L'utopie de la nation soldatique, thèse de doctorat, Paris 1976. L'auteur va jusqu'à prêter à Moeller une « mentalité agraire » (p. 246).

122. « Moeller van den Bruck : une stratégie de modernisation du conservatisme ou la modernité à droite », art. cit., pp. 127 et 136. Goeldel nous paraît en revanche aller trop loin quand il écrit que Moeller « ignore l'opposition classique Kultur/Zivilization » (ibid., p. 131), qui est au contraire très présente dans son oeuvre, ou quand il fait de l'auteur du Troisième Reich un « intellectuel “organique” des milieux industriels, élaborant une idéologie de chefs d'entreprise », qui préfigurerait le « conservatisme technocratique » (ibid., p. 139). Cette définition s'appliquerait plutôt à d'autres animateurs du Juni-Klub, dont la montée en influence n'a peut-être pas été étrangère au suicide de Moeller. Une telle tendance « technocratique » s'accorde d'ailleurs assez mal avec la volonté d'« intégrer les masses en recourant à la mobilisation et à la participation » que Goeldel reconnaît par ailleurs (ibid., p. 143) à Moeller.

123. Op. cit., p. 120.

124. Texte recueilli dans Max Hildebert Boehm, Ruf der Jungen, op. cit., pp. 74 ff. Le cimetière de Lichterfeld se trouve à Berlin en bordure de la Thuner Platz. La concession funéraire ayant expiré en octobre 1990, la pierre tombale de Moeller a été enlevée le 14 juillet 1993. En octobre 1993, une souscription a été ouverte dans l'espoir d'empêcher sa destruction et d'obtenir une prolongation de la concession.

125. Op. cit.

126. The War for Man's Soul, New York 1943, p. 86.

127. Op. cit., p. 463. Grièvement blessé durant la Première Guerre mondiale, Hans Schwarz (à ne pas confondre avec le national-socialiste Hans Schwarz van Berk) fut lié avec Moeller à partir de 1921. Son oeuvre se compose surtout de recueils de poèmes (Götter und Deutsche, Du und Deutschland, Die sieben Sagen) et de drames (Pentheus, Rebell in England, Prinz von Preussen). Il écrivit aussi Europa in Aufbruch, Ring, Berlin 1926 ; Die Wiedergeburt des heroischen Menschen, Der Nahe Osten, Berlin 1930 ; Die preussische Frage, Der Nahe Osten, Berlin 1932. Sur sa vie, cf. Oswald von Nostitz, Ein Preusse im Umbruch der Zeit. Hans Schwarz, 1890-1967, Christians, Hamburg 1980.

128. Cf. Wilhelm Wunderlich, Die Tat, 1931-32, p. 843.

129. Die politische Kampfbünde Deutschlands, Junker u. Dünnhaupt, Berlin 1930, pp. 73 ff.

130. « Myths, Types and Propaganda, 1919-1939 », in G.P. Gooch, M. Ginsberg, E.M. Butler et al., The German Mind and Outlook, Chapman & Hall 1945, p. 125.

131. Herren und Narren der Welt, List, München 1954, p. 293.

132. Les archives confisquées seront transférées dans les bâtiments de la Bauakademie de Berlin, où elles seront en grande partie détruites par les bombardements de la fin de la guerre. Ce qu'on aura pu en retrouver sera ensuite placé à la Deutsche Staatsbibliothek de Berlin-Est et au Bundesarchiv de Coblence. Il subsisterait aujourd'hui des papiers personnels conservés par Margarete Quitteck, dame de compagnie de Lucy Moeller van den Bruck, après la mort de cette dernière, survenue en 1965. Le sort et le contenu de ces papiers reste incertain (cf. Denis Goeldel, Moeller van den Bruck, 1876-1925, un nationaliste contre la révolution, op. cit., p. 29).

133. Nationalsozialistische Monatshefte, juin 1932, pp. 267-271 (article présentant des extraits du recueil Das Recht der jungen Völker).

134. Alfred Rosenberg, « Gegen Tarnung und Verfälschung », in Völkischer Beobachter, 8 décembre 1933 ; texte repris in Gestaltung der Idee, Zentralverlag der NSDAP, München 1936, pp. 15-19.

135. Cf. Völkischer Beobachter, 4 juin 1935 ; Das Schwarze Korps, 5 juin 1935 ; Wille und Macht, 1er décembre 1935, pp. 1-6. Cf. aussi Wilhelm Seddin, « Rechenschaft über Russland - Moeller van den Bruck », in Bücherkunde, 1935, pp. 221 ff.

136. « Preussentum » gegen Sozialismus, Reichswart, Berlin 1935 (« Zur Naturgeschichtliche der östlichen Magie », pp. 37-41).

137. « Moeller van den Bruck », in Criticon, mai-juin 1975, pp. 96-99.

138. Ostideologie und Ostpolitik. Die Ostideologie als Gefahrenmoment in der deutschen Aussenpolitik, Götz u. Bengisch, Berlin 1936.

139. Moeller van den Bruck. Standort und Wertung, Otto Stollberg, Berlin 1939, p. 53.

140. « Von seiner politischen Welt führt kein Weg in die deutsche Zukunft - weil von ihm kein Weg zum Nationalsozialismus führt » (ibid., p. 164).

141. L'assimilation de Moeller au nazisme commence en France dès avant la guerre. Cf. Edmond Vermeil, op. cit., p. 173 ; Albert Rivaud, « La révolution allemande et la guerre », in Revue des Deux-Mondes, 15 novembre 1939, p. 137. Das Dritte Reich est qualifié de « Bible of nazi ideology » dans les publications de la Wiener Library (cf. Ilse R. Wolff, ed., From Weimar to Hitler. Germany, 1918-1933, 2ème éd. rév., Wiener Library et Valentine & Mitchell, London 1964, p. 201).

142. Art. cit.

143. Op. cit., p. 152.

144. « Moeller van den Bruck. Schicksal und Anteil », in Die Tat, juillet 1933, p. 273.

145. « Nationalistisch », in Gewissen, 25 juin 1923 ; texte repris in Das Recht der jungen Völker (1932), p. 109 (« Nationalismus ist heute in Deutschland : Widerstand »).

146. Art. cit.

147. Ibid.